N° 171 1er Décembre 1933

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'intimité du Christ

« *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?*
« Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? »
(Matth., xx, 21.)

Pour mieux entrer dans les profondeurs du mystère de la Rédemption, il faut parler de l'intimité du Christ ou de l'amitié de prédilection qu'il a pour certaines âmes plus fidèles et plus généreuses. Parmi ces âmes, il en est une appelée dans l'Évangile par ces simples mots : « *le disciple que Jésus aimait* ». Si nous voulons comprendre le prix de l'amitié du Sauveur, son principe, son motif, sa tendresse, sa force, ses dons inestimables, contemplons celle qu'il eut pour saint Jean.

Le plus aimé de tous les apôtres devait être bien parfait, pour que Notre-Seigneur se complût en lui de la sorte; sa pureté le charmait. Ce n'est pourtant pas la perfection de Jean qui attira l'amour de Jésus ; elle fut au

contraire l'effet, le résultat de cet amour qui se complut en elle, dit Bossuet, comme l'artiste dans une œuvre bien faite. L'amour de Dieu et de Jésus pour nos âmes ne présuppose pas l'amabilité en nous, mais il la pose, il la crée et l'augmente en nous assimilant à lui. En s'arrêtant sur nous, l'amour divin produit en nous la vie de la grâce, et il ne cesse de la faire grandir si nous n'y posons pas d'obstacle (1).

Voyons comment Notre-Seigneur par son amitié a rendu saint Jean de plus en plus semblable à lui-même ; nous nous inspirerons de Bossuet (2), qui remarque que le Sauveur a fait au disciple bien-aimé trois dons : sa croix, sa Mère et son cœur. Mais il paraît préférable de suivre l'ordre inverse qui est celui du temps : il montre mieux le progrès de la vie de la grâce en saint Jean, et comment le disciple bien-aimé a pénétré de plus en plus dans l'intimité du Christ. A la Cène Jésus lui a donné son cœur; peu après, en mourant, il lui a donné sa Mère; et ensuite, pour féconder son ministère, il lui a donné sa croix.

*
* *

A la Cène Jésus donne à saint Jean son cœur.

Tous les apôtres en ce moment sont ordonnés prêtres, reçoivent le caractère sacerdotal et aussi la sainte communion. Mais Jean approche davantage du cœur du Maître, il repose sa tête sur la poitrine sacrée du Sauveur.

Au moment de l'institution du sacrement qui a pour but d'augmenter en nous l'amour de Dieu, Notre-Sei-

(1) Cf. S. Thomas, I^{a}, q. 20, a. 2 : « *Amor Dei est infundens et creans bonitatem in rebus.* » C'est à ce principe que saint Thomas rattache tout le traité de la grâce : cf. I^{a} II^{æ}, q. 110, a. 1, c. et ad 1^{m} : « *Causatur ex dilectione divina, quod est in homine Deo gratum.* »

(2) Panégyrique de saint Jean.

gneur a voulu qu'un de ses apôtres privilégiés sentît plus vivement les battements de son cœur, qui ne cesserait désormais de vivre dans l'Eucharistie, pour la consolation et la régénération parfaite des âmes.

Quelle grâce intérieure reçut alors saint Jean? On le soupçonne, en se rappelant que du corps de Jésus sortait une vertu qui guérissait les malades; à plus forte raison de son cœur sortait une grâce qui vivifiait les cœurs. Bien certainement, Jean reçut alors une grâce de lumière et d'amour : il connut expérimentalement que le cœur du Sauveur ne vit que pour l'amour de Dieu et des âmes, il comprit comment l'Eucharistie est ici-bas la grande manifestation de cet amour et, sous de très humbles apparences, la vie même de Dieu toujours présente parmi nous. Prédestiné de toute éternité à être le grand docteur de la charité, Jean vint boire la charité à sa source même, et recevoir l'inspiration des paroles qui attendriront saintement les fidèles jusqu'à la fin des temps. Pour mieux parler de l'amour du Sauveur pour nous, il vint sentir de près les ardeurs de ce feu spirituel qui brûle sans détruire et qui veut nous transformer en lui.

Comme saint Paul se souvient en écrivant qu'il a été élevé au troisième ciel, saint Jean se rappelle qu'il a reposé sur le cœur du Maître.

Aussi comme il a parlé, l'aigle des Évangélistes! Il ramène toute la doctrine chrétienne à ces points fondamentaux : Dieu est lumière et amour. C'est lui le premier qui gratuitement nous a aimés ; notre amour doit être une réponse à celui qu'il nous a montré, et la charité fraternelle doit être le grand signe de notre amour de Dieu. Il se résume lui-même en écrivant dans sa I^re^ Épître (IV, 7-16) : « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas

connu Dieu, car *Dieu est amour*. Il a manifesté son amour pour nous en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Et cet amour consiste en ce que *ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime de propitiation pour nos péchés*. Mes bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres... Dieu est amour; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » C'est en abrégé tout le dogme, et aussi toute la morale chrétienne ramenée à son principe : l'amour de Dieu et du prochain, la charité qui doit inspirer et animer toutes les vertus. « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères » (I Joan., III, 14). C'est le grand signe de l'amour de Dieu.

Ce que Jean a reçu, le cœur du Maître, nous l'avons reçu aussi. Nous pouvons recevoir tous les jours à la communion le Cœur eucharistique de Jésus. Et si nous le recevons, si nous y croyons, nous devons l'imiter. Le cœur du Sauveur s'ouvre à tous les fidèles, en lui nous sommes tous réunis, pour être consommés en un. Il n'écarte personne.

Pour entrer dans l'intimité du Christ, il faut aussi, à son exemple, avoir un cœur qui n'exclue personne, qui oublie les torts du prochain, un cœur sensible aux souffrances d'autrui, un cœur généreux ou magnanime, qui ne retient rien pour lui seul, qui donne sa vie aux autres et la possède d'autant mieux. Rappelons-nous que les biens de Dieu se multiplieront d'autant plus que nous désirerons les partager avec nos frères; on ne perd pas la vérité, la bonté, lorsqu'on la donne : on la possède davantage et saintement.

Réjouissons-nous aussi de voir dans le prochain ce qui nous manque; bien loin de nous laisser aller à la jalou-

sie, jouissons de ses qualités, qui sont nôtres en un sens, puisque nous ne faisons qu'un, dans le corps mystique du Christ. La main peut se réjouir de ce que l'œil voit. La charité enrichit ainsi notre pauvreté; elle nous rend tous les biens communs; elle nous approprie en un sens tous les dons du corps mystique du Sauveur, et nous fait participer déjà en une mesure à tous les biens de la Cité de Dieu.

*
* *

Mais pour entrer davantage dans l'intimité du Christ, il faut être à l'école de Marie, qui plus qu'aucune créature a pénétré en ce sanctuaire. C'est pourquoi Jésus, au moment où il allait mourir, a confié sa Mère à saint Jean.

Seul parmi tous les apôtres Jean est au pied de la Croix. Il est là, le cœur broyé, témoin de toutes tortures physiques et morales du Maître. Jésus l'y a invisiblement attiré pour lui faire entendre ses dernières paroles et pour lui donner une dernière preuve de son amour.

Ceux qui vont mourir laissent à ceux qui leur sont le plus chers un témoignage d'affection aussi expressif que possible. Au moment de mourir, que laissera Jésus à saint Jean? Il n'a plus rien; il est dépouillé de tout, abandonné de tous ; il semble même repoussé par son Père, lorsque, victime à notre place, il dit la première parole du psaume : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » En ce dénuement complet que laissera Jésus à saint Jean?

Il lui laisse un souvenir vivant, l'âme très sainte qu'il chérit plus que toutes les autres ensemble, il lui laisse Marie : « *Fils*, dit-il, *voilà votre mère* », et à Marie : « *Femme, voilà votre fils* » (Joan., XIX, 27). « Et depuis cette heure-là, rapporte le quatrième Évangile, le disciple la prit chez lui. »

Si le contact du cœur de Jésus à la Cène a vivifié spirituellement le cœur de Jean, cette parole du Sauveur, dite du haut de la Croix, produit, elle aussi, comme une parole sacramentelle, ce qu'elle signifie. Elle est dite par celui qui va mourir, mais qui est toujours assez fort pour toucher les cœurs et les enrichir comme il lui plaît.

Cette parole a pour ainsi dire créé entre Marie et Jean un lien spirituel très intime, analogue à celui qui unit Jésus à sa sainte Mère. Elle a donné à Marie une affection toute maternelle et très profonde, qui enveloppera désormais l'âme de Jean, et au disciple une tendresse toute filiale et respectueuse qui fait vraiment de lui le fils spirituel de Marie.

En cette heure d'angoisse, cette parole du Christ mourant entra dans le fond de leur âme comme un baume pour adoucir leurs souffrances et calmer les déchirements de leur cœur. Ce fut une immense consolation pour saint Jean, et c'en fut une aussi pour Marie, car elle, qui voyait les âmes, découvrit dans le disciple bien-aimé ce qu'il ne voyait pas lui-même, la vivante image du Sauveur, *alter Christus*, image que Marie était chargée de parfaire, de rendre de plus en plus semblable au divin modèle.

Ainsi bien souvent dans l'histoire des âmes, lorsque Jésus semble se retirer pour éprouver la confiance de ses amis, il leur laisse sa sainte Mère, il les confie à Marie.

On ne saurait dire tout ce que saint Jean a reçu de la Vierge. Si les entretiens de saint Augustin et de sainte Monique à Ostie furent si élevés, que penser de ceux de Marie et de saint Jean ?

Par la plénitude de grâce qu'elle avait reçue, la Mère de Dieu était supérieure aux anges ; son cœur brûlait d'une charité dont l'intensité l'emportait sur celle de tous les saints réunis ; cette vive flamme ne cessait pas un

instant de s'élever vers Dieu, même pendant son sommeil, où se vérifiait la parole du Cantique (v, 2) : « *Ego dormio, et cor meum vigilat...* Je dors, mais mon cœur veille. »

En une pareille intimité surnaturelle, combien dut grandir aussi la charité de saint Jean, surtout lorsqu'il célébrait la sainte Messe en présence de Marie, à ses intentions, et lui donnait la communion! Ne savait-il pas que la Vierge lui était incomparablement supérieure par l'intelligence du sacrifice de l'autel qui perpétue en substance celui de la Croix? Marie n'avait pas le caractère sacerdotal et ne pouvait consacrer, mais « elle avait reçu la plénitude de l'esprit du sacerdoce, qui est l'esprit du Christ rédempteur (1) ». Médiatrice universelle et Corédemptrice, elle ne cessait d'élever vers Dieu l'âme de l'Apôtre; il s'éprit ainsi de la vie cachée et devint le modèle des contemplatifs.

C'est la pureté qui avait préparé saint Jean à vivre dans l'intimité du Christ; c'est elle qui le disposa à hériter de son amour pour Marie, qui fut très profondément sa véritable Mère spirituelle.

Suivant l'exemple de saint Jean, mettons-nous sous la direction immédiate de la Vierge, comme nous y invite le B^x^ Grignion de Montfort. Elle est notre médiatrice auprès du Christ, comme lui-même est notre médiateur auprès de son Père. Elle sera notre conseil et notre force, notre défense contre le démon; elle augmentera le prix de nos mérites en les offrant elle-même à son Fils; abandonnons-lui la valeur satisfactoire et impétratoire de nos actions, de nos luttes, de nos prières, pour qu'elle en fasse, selon son bon plaisir, bénéficier les âmes qui en ont le plus besoin. Nous dépouiller ainsi sera nous enri-

(1) Ce sont les paroles de M. Olier.

chir. Sous la conduite de Marie nous suivrons plus sûrement la voie tracée par le Verbe, qui lui a obéi sur la terre; nous courrons ainsi dans la voie des commandements de Dieu, parce que nous recevrons la grâce qui dilate le cœur, selon la parole du Psaume : « Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum. » La Bienheureuse Vierge nous apprendra mille choses par ses inspirations, comme une bonne mère livre à son enfant par un simple regard, sans bruit de paroles, le trésor de sa vie intérieure. Avec elle et dans son intimité nous ferons plus de progrès en quelques jours que pendant des années de travail personnel accompli loin d'elle. Ainsi parle le B^x^ Grignion de Montfort, vrai fils spirituel de Marie, comme le fut saint Jean (1).

*
* *

Notre-Seigneur a donné à saint Jean son Cœur, il lui a donné sa Mère, que lui donnera-t-il encore pour féconder son ministère apostolique ? Il lui donnera sa Croix et progressivement lui fera comprendre quel en est le prix inestimable.

L'amitié de Jésus n'a pas que des douceurs et des complaisances; elle est aussi forte que tendre, elle tend à purifier par l'épreuve et à s'associer les âmes dans le mystère de la rédemption par la souffrance.

Les apôtres ne le comprirent pas tout d'abord. Comme Jésus parlait de la fondation du royaume de Dieu, les apôtres se demandèrent un jour qui parmi eux serait le plus grand dans ce royaume. Alors, comme le rapporte saint Matthieu (XVIII, 3), « Jésus, faisant venir un petit

(1) Voir son *Traité de la vraie dévotion à Marie*, ch. IV, a. 5 ; ch. V, a. 2, et le résumé qu'il en fit sous le titre : *Le Secret de Marie*.

enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit : « Je vous le dis, en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui se fera humble comme ce petit enfant, est le plus grand dans le royaume des cieux. » Plusieurs fois aussi le Maître avait dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, porte sa croix et me suive (1). » Mais les apôtres ne comprenaient pas encore tout le sens de ce mot : la croix. Ils ne pouvaient se faire à l'idée que Jésus serait crucifié. Il le leur avait pourtant plusieurs fois prédit.

Un jour, montant à Jérusalem avec eux, Notre-Seigneur renouvela la prédiction de sa Passion, de son crucifiement, de sa résurrection; il voulut la graver plus profondément dans l'esprit de Jean et de son frère. A ce moment leur mère s'approcha de Jésus et se prosterna comme pour demander quelque chose. Comme le rapporte saint Matthieu (xx, 21), Jésus lui dit : « Que voulez-vous? » Elle répondit : « Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. » Jésus leur dit : « *Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire?* » — « Nous le pouvons », lui dirent-ils. Il leur répondit : « *Vous boirez en effet mon calice* ; quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder, si ce n'est à ceux à qui mon Père l'a préparé. » Dès ce jour Jésus a donné sa croix à son disciple bien-aimé.

Cette parole du Sauveur, comme les deux autres dites à saint Jean, produisit en l'âme du disciple ce qu'elle signifiait. A partir de cet instant, Jean ne chercha plus à être le premier; il commença à aimer la souffrance,

(1) *Matth.*, xvi, 24.

l'humiliation, et cet amour ne cessa de grandir en son cœur sous l'influence de la grâce.

Jésus le rendra de plus en plus semblable à lui; or il est venu pour souffrir comme victime du salut, pour nous sauver par son agonie plus encore que par ses discours. Il unira donc de plus en plus saint Jean à sa vie laborieuse et crucifiée. « Quand Jésus entre quelque part, dit Bossuet, il y entre avec sa croix et ses épines; il en fait part à ceux qui l'aiment. » Or Jean est son apôtre bien-aimé, il lui fait donc présent de cette très grande grâce qui est l'amour de la croix.

Jean croyait d'abord que, pour avoir une place de choix dans le royaume du Fils de Dieu, il fallait être assis à sa droite et revêtu de gloire. Il va apprendre qu'on entre profondément dès ici-bas dans le royaume par la souffrance, il saura combien l'épreuve rend clairvoyant pour contempler Jésus dans les âmes. L'affliction lui ouvrira les yeux, il entendra le sens profond de la plus haute des béatitudes, la plus surprenante pour l'humaine raison : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. » Il est à eux dès ici-bas au sein même de la persécution, par la paix profonde que Jésus leur donne.

*
* *

Quelle a été la croix de Jean? A voir les choses du dehors, il semble que de tous les apôtres il ait eu la plus légère. Seul parmi eux il n'est pas mort dans les souffrances du martyre. Il a souffert pourtant la persécution, sous Domitien, il fut plongé à Rome dans un bain d'huile bouillante. Mais cette huile se changea en rosée, il en sortit rafraîchi et purifié. Il fut ensuite exilé à Patmos, c'est là que Notre-Seigneur glorifié lui apparut et

lui révéla ses secrets, en lui ordonnant de les écrire dans ce livre, le plus mystérieux de tous les livres sacrés, l'Apocalypse.

A voir les choses du dehors, la croix de saint Jean semble avoir été plus légère que celle des autres apôtres. Mais comme le dit Bossuet (1) : « *La croix de saint Jean a été la plus grande de toutes dans l'intérieur.* Apprenez le mystère et considérez les deux croix de notre Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paraît la plus douloureuse; l'autre est celle qu'il a portée durant tout le cours de sa vie, c'est la plus pénible. » Jésus le dit plusieurs fois à sainte Catherine de Sienne, *cette croix intérieure* est celle du *désir du salut des âmes*, désir combattu par l'esprit du mal, par l'esprit du monde, par la convoitise qui entraîne des milliers d'âmes vers leur perte. Dans la vie de Jésus on suit le progrès de la malice de ceux qui s'acharnent contre lui, ce qui rend plus ardente la soif du salut des âmes qui le brûle et le consume. Le martyre du cœur est souvent plus douloureux que l'autre, et il peut durer, non pas seulement quelques heures, mais de longues années.

C'est surtout cette croix intérieure du désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes que Jésus donna à saint Jean. Elle ne frappait point les sens, mais elle était imprimée par Dieu au fond de l'âme avec le très vif désir du salut des pécheurs. Pour rendre l'apôtre capable de porter cette croix intérieure, Jésus lui inspirait *l'amour des souffrances*, qui avivait le désir tout en le calmant et empêchait l'âme de se reposer en dehors de Dieu. De même s'il arrive à certaines âmes appelées à la sainteté de s'arrêter d'une façon trop naturelle à une satisfaction qui vient des créatures, bien vite sur cette satisfaction

(1) *Panégyrique de saint Jean,* premier point.

Notre-Seigneur verse une goutte d'amertume, et cette amertume surpasse de beaucoup le plaisir goûté; c'est une grâce crucifiante et purificatrice.

Enfin la croix intérieure vint surtout pour saint Jean des hérésies qui mutilèrent la sainte Église en niant la divinité de Jésus. Combien cette négation dut torturer le cœur de celui qui écrivit le quatrième Évangile, qui avait pour but de montrer le Verbe fait chair dans toute sa gloire ! Cette croix intérieure venait aussi des divisions qui se produisirent dans l'Église naissante au grand détriment de la charité. Aussi l'apôtre, âgé de quatre-vingts ans, se faisait porter par ses disciples à l'église d'Éphèse et, ne pouvant plus prêcher longuement, il disait : « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* » Lui qui dans sa jeunesse, à cause de son ardeur, avait été appelé comme son frère par Notre-Seigneur, *boanerges*, fils du tonnerre, ne savait plus parler que de la charité fraternelle, le grand signe de l'amour de Dieu. Il n'avait rien perdu de son ardeur, de sa soif de justice, mais elle s'était spiritualisée et s'accompagnait d'une grande douceur. Et comme les auditeurs lui demandaient pourquoi il répétait toujours la même chose, il répondait : « C'est le précepte du Seigneur et si vous l'accomplissez, il suffit. »

Telle fut la croix de Jean, intérieure surtout.

Le Seigneur nous la donne aussi. Il y a trois espèces de croix : celles qui restent inutiles comme le fut celle du mauvais larron; celles qu'on porte pour réparer ses propres fautes et pour mériter le salut, comme le fut celle de bon larron; puis celles qui font penser à la Croix du Sauveur, et qu'on porte pour travailler avec Lui au salut des âmes. La croix bien portée nous porte à son tour; elle dessille les yeux et conduit à la contemplation, à voir Dieu caché dans les âmes. Si elle nous semble parfois

bien lourde, demandons au Sauveur de nous donner l'amour des souffrances, de nous orienter tout au moins dans cette voie.

C'est ce qu'Il veut, puisqu'Il nous a donné son cœur, qui est un cœur meurtri. Il nous a donné aussi sa Mère, et l'une des plus grandes grâces que puisse nous obtenir Notre-Dame des douleurs est celle de savourer la Croix que le Seigneur nous impose pour nous purifier et nous faire travailler au salut des âmes (1). C'est là vraiment entrer dans l'intimité du Christ et participer à sa vie cachée et douloureuse avant d'avoir part à sa vie glorieuse dans le ciel.

fr. RÉGINALD GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

(1) L'expression « savourer la croix » rappelle que Notre-Seigneur a déclaré : « Plusieurs *ne goûteront point la mort* qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans l'éclat de son règne » (Matth., XVI, 28). Saint Thomas dit à ce sujet (*in Matthaeum*, XVI, 28) : « Peccatores absorbentur morte, sed justi gustabunt mortem » : les pécheurs sont absorbés, comme engloutis par la mort, les justes goûtent la mort, qui est l'entrée dans l'éternelle vie.

Le don de Conseil

« Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. »

C'est la parole que le jeune Samuel, sur le conseil du grand prêtre Héli, répondit au Seigneur qui l'appelait, et, à partir de ce moment, il fut à son tour un grand prophète (1). Cette parole nous introduit dans notre sujet : *le don de Conseil.*

Le don de Conseil vient à nous sous la forme d'une parole de Dieu. Il nous la fait entendre intérieurement; il ne nous instruit pas du dehors, comme par la parole de l'Église, mais au dedans.

I. — Place du Conseil dans l'organisme spirituel

Avant de dire ce que le Saint-Esprit inspire par son Conseil, il est bon de placer le don de Conseil dans son milieu.

(1) I Rois, III, 9-10.

Remarquons que les dons nous sont accordés pour venir en aide aux défaillances de nos vertus. Même surnaturelles, étant notre propriété, — et nous, êtres mobiles, les ayant à notre disposition pour agir —, ces vertus participent de ce côté aux infirmités de notre nature. Les vertus sont pourtant de grandes perfections par rapport à la nature elle-même. La foi est une grande perfection pour notre intelligence qu'elle élève dans un domaine bien supérieur aux forces de notre esprit. L'espérance et la charité sont de grandes perfections pour la volonté : elles l'attirent vers les biens éternels et lui donnent des sentiments d'amitié pour Dieu. La prudence a aussi un grand rôle, puisqu'elle s'empare des intentions de la charité et les transforme en réalisations pratiques, en mettant la volonté sous l'emprise de la justice, en réglant les passions par la tempérance et la force.

La prudence intervient entre les inspirations de l'amour de Dieu qu'elle recueille et les puissances actives qu'elle fait marcher. Elle est la vertu du gouvernement, le centre de la vie morale surnaturelle; elle transforme les vues de l'amour en actes de détail, et l'amour se prouve par des faits.

Pour les dons, le plan est le même : le don de Crainte perfectionne la vertu de tempérance ; le don de Force perfectionne la vertu de force; le don de Piété perfectionne la vertu de justice. En s'élevant plus haut, le don de Conseil perfectionnera la vertu de prudence. Et plus haut encore, les dons d'Intelligence et de Science serviront la vertu de foi, le don suprême de Sagesse servira la vertu divine de charité.

Puisque le don de Conseil perfectionne la faculté de gouvernement pratique, il se trouve situé *au centre* de l'action du Saint-Esprit en nous. Plus haut, il y a la con-

templation; plus bas, la pratique de chaque jour; au milieu, le conseil fait passer la lumière de la contemplation en dictées pratiques, comme la prudence, mais à sa manière qui est plus élevée. Il a un rôle directeur sur les autres dons inférieurs : la Force, la Piété, la Justice, comme la Prudence sur les vertus de religion, de justice, de force, de tempérance.

II. — *Les interventions de l'Esprit de Conseil*

On pourrait ici faire une objection. — Comment le Conseil peut-il être une inspiration? Rien ne ressemble moins à une *inspiration* que la prudence, qui s'occupe de savoir quel parti prendre et qui pèse toutes choses pour choisir le meilleur. Les conseils sont ce qu'il y a de plus long et de plus embrouillé. Rien ne ressemble moins à une inspiration qu'un conseil.

C'est vrai des conseils que l'on donne, mais non de ceux qu'on reçoit; s'ils nous viennent d'une personne qualifiée, ils arrivent déjà mûris, acceptables d'emblée. Or les conseils qui nous viennent par l'Esprit du Père et du Fils sont le fruit du conseil de la Trinité. Le Saint-Esprit nous les donne tout faits. Il nous les inspire intérieurement et nous les met dans le cœur.

Ces conseils existent-ils?

Nous en avons l'expérience. Jeanne d'Arc le savait bien, quand elle répondait à ses juges : « Vous avez été à votre conseil, et moi j'ai été au mien. » Elle parlait, il est vrai, de ses voix, mais ses voix étaient voix de Dieu; elle opposait les conseils d'en haut à ceux des hommes. Ce secours d'en haut ne manque à aucune âme chrétienne.

Le don de Conseil est absolument indispensable pour que, dans la vie spirituelle, nous nous tirions d'affaire. Nous devons diriger notre vie spirituelle : il ne suffit pas pour cela d'une nature forte, dressée à la tempérance et à la justice. Il nous faut un gouvernement d'ensemble ; les circonstances de la vie changent, les plans se modifient, notre propre vie personnelle ne reste pas la même, nous varions avec l'âge, nous changeons, progressons ou reculons; il nous faut adapter ces puissances de force, de justice, de tempérance à une matière essentiellement malléable, difficile à modeler selon l'art des saints. Seuls nous ne saurions y réussir.

Puis, notre vue est courte, nous ne voyons pas *loin* en nous-même, et nous avons un instrument bien propre à nous boucher les yeux : l'amour-propre, qui nous cache les avenues de la prudence. La vie, personnes et choses, tourne sans cesse autour de nous. Nous ne voyons pas *bien*, ou, si nous voyons bien, nous n'avons pas la fermeté nécessaire pour nous imposer à nous-même notre jugement. Quelquefois nous *biaisons*, si le parti juste nous semble trop difficile ; pour ménager nos attaches, nos habitudes, nous *rusons* avec les inspirations de l'amour de Dieu. Telle est souvent notre psychologie dans le gouvernement de nous-même.

La vertu de prudence, même surnaturelle, s'insère dans cette psychologie de misère : devenue nôtre, il nous appartient de la manier, nous en gardons l'initiative. Elle est bien une perfection surnaturelle, mais nous avons encore des passions, des intentions cachées, nous n'agissons pas franchement, avec persévérance. Et cependant, l'intention de l'amour de Dieu, une fois conçue, nous devrions la changer en direction pratique immédiatement exécutable : telle est l'exigence de la vertu parfaite.

D'où vient l'obstacle à cette perfection ?

Notre-Seigneur dit : « La lumière de votre corps, c'est l'œil ; si votre œil est sain, tout votre corps sera dans la lumière ; si votre œil est mauvais, si le vice le trouble, tout votre corps sera dans les ténèbres (1). » Notre corps, c'est l'action; notre œil, c'est la lumière de la conscience. Si notre œil n'est pas net, comment pourrons-nous répondre aux directions de la charité : oui, si c'est oui ; non, si c'est non? Voilà le côté faible.

C'est pour venir en aide à cette faiblesse que le Saint-Esprit s'interpose. Car il y a un autre aspect plus consolant : toute notre vie ne se passe pas à louvoyer; il y a de franches décisions, autrement nous ne serions pas dignes du nom de chrétiens. Quand le Saint-Esprit voit l'âme juste se débattre, il lui donne de bons conseils : des conseils persuasifs, efficaces, tendant à lui faire réaliser la chose voulue de Dieu, tant ils sont insistants. Ils viennent nous trouver pour les actes les plus ordinaires, car la matière des dons n'est pas forcément élevée... Nous sommes sous l'influence d'une passion, l'irritation, par exemple ; une voix nous dit : contiens-toi, tais-toi, reste maître de toi. Nous nous demandons ce qu'il faudrait dire à telle personne ; nous nous recueillons, la lumière se lève : voilà ce qu'il faut dire, voilà ce qu'il ne faut pas dire : nous avons reçu le conseil d'en haut ! Nous sommes tentés d'aller trop vite ; quelque chose nous retient, nous porte à réfléchir, à prier avant d'agir : le Conseil nous retire de la précipitation. Si nous sommes au contraire portés à la négligence, il nous secoue. Dans des circonstances plus graves, nous avons des épreuves, des appréhensions, un changement d'existence, notre âme est troublée ; nous nous recueillons dans la paix et c'est la divine réponse : « Pourquoi te tourmentes-tu? A chaque jour suffit sa

(1) Matth., VI, 22-23.

peine (1). » Ou encore : « Jette ton souci dans le Seigneur, il te nourrira (2). » Tout d'un coup, au moment où nous allions peut-être prendre un parti désespéré, nous sommes éclairés, consolés, et nous pouvons continuer notre route. Tantôt l'Esprit insinue, stimule ; tantôt il reprend, gourmande : c'est le remords. Tantôt il se fait juge : il nous témoigne à l'intérieur que c'est bien ou que c'est mal.

III. — Conseil et conscience

Mais c'est ici la conscience des philosophes qui parle, dira-t-on, ce n'est pas l'Esprit-Saint !

Qu'est-ce que la conscience ? C'est la dictée de la droite raison, laquelle est une participation de la lumière de Dieu. Or cette voix de la conscience ressemble fort aux inspirations du Saint-Esprit. Notre raison est droite lorsqu'elle est sous l'influence de la raison de Dieu, lorsqu'elle parle sous son impression. Mais dans une âme divinisée par la grâce, qui a quelque chose de la nature de Dieu, qui est sous l'influence constante de l'Esprit-Saint, de la grâce du Christ, il y a plus : il y a l'inspiration proprement dite. Tout cela cependant, conscience et inspiration, ne fait qu'un bloc. Dans le concret, c'est le même Dieu qui éclaire notre conscience et qui donne l'inspiration. Pour l'âme divinisée, en qui Dieu habite, où il a créé tout un organisme pour recevoir ses inspirations, les dictées de la conscience, quand l'âme est soumise au régime des Dons, sont en réalité des inspirations de l'Esprit-Saint, ou plutôt les inspirations du don de Conseil se traduisent par ces dictées lumineuses de la conscience. La philosophie

(1) Matth., VI, 34.
(2) Ps. LIV, 23.

seule en effet ne peut pas expliquer toute la psychologie surnaturelle de la conscience. En l'âme divinisée il y a compénétration de la vie naturelle et de la vie surnaturelle. La théologie considère cette réalité totale, et dans les instigations de la conscience qui s'imposent avec force, elle discerne cet élément surnaturel : l'inspiration.

Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas assurés que le Saint-Esprit serait notre grande conscience ? « Je vous enverrai le Saint-Esprit, il recevra du mien, il vous suggérera tout ce que je vous ai dit (1). » Il vous le fera apparaître de nouveau à l'instant où vous en aurez besoin, sous forme de suggestion impalpable, invisible, sous la forme d'un conseil.

IV. — Pratique

Il nous reste à voir comment le don de Conseil peut nous suggérer, dans certains cas, telle ou telle parole de Notre-Seigneur, pour suffire aux besoins de toute notre vie chrétienne. Regardons-nous vivre.

On se trouve en faute, par exemple, pour avoir manqué à la charité fraternelle. On a mal fait, on le voit ; mais, étant donnée l'animosité qu'on ressent encore, on ne peut se calmer et arriver à la paix nécessaire pour recevoir Notre-Seigneur. On entend tout à coup au plus profond de soi-même cette parole : « Si donc, quand tu présentes ton offrande à l'autel, il te souvient que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis viens présenter ton offrande (2). » On hésitait, on n'avait pas le courage : nous voilà délivré! Par l'Esprit de

(1) Jean, XIV, 16, 26 ; XVI, 14.
(2) Matth., V, 23, 24.

Conseil, nous arrive l'impulsion éclairante. On suit le commandement de l'Évangile et, réconcilié, on va communier.

Cette âme est tentée par le démon de vaine gloire, lequel se glisse fréquemment dans les bonnes œuvres. L'orgueil, dit saint Vincent Ferrier, s'enorgueillit même de sa chute; après être tombé et avoir fait un acte d'humilité, voilà qu'on se prend à penser : Comme j'ai été humble! La légitime satisfaction d'une bonne œuvre se tourne ainsi en amour-propre. L'âme est entraînée et le bien est contaminé. Elle ne s'en doute peut-être pas... Et voilà qu'elle se souvient de cette parole : « Que votre lumière luise de telle façon que les hommes en la voyant glorifient votre Père qui est dans le Ciel (1). » Et elle comprend qu'elle ne doit avoir qu'un but, que sa lumière ne doit pas luire pour sa propre gloire, et qu'elle ne doit pas tirer vanité de ses bonnes œuvres. Ou bien, dans la même circonstance, c'est une autre parole que l'Esprit suggère : « Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite (2). » « Priez le Seigneur dans le secret, la porte fermée, sans que personne le sache. Si vous jeûnez, fardez-vous, afin qu'on ne le voie pas... » Notre-Seigneur avait tant le culte de l'obscurité dans les bonnes œuvres, de l'humilité ! Et moi, où en suis-je? En continuant sur le terrain de l'amour-propre, j'allais perdre tout le fruit de mon action !

Par suite de maladresses ou de fautes, on s'est exposé à recevoir des reproches. Au lieu d'avouer simplement ses torts, on cherche des explications, on veut « se rattraper », s'excuser au lieu de s'accuser. Mais voici que retentit au fond du cœur la voix de Notre-Seigneur : « Que

(1) Matth., v, 16.
(2) Matth., vi, 3.

votre parole soit oui, quand c'est oui ; non, quand c'est non (1). » Et l'on se ressaisit : Je dirai ce qui est. Nous voilà délivré de nos duplicités, de nos pharisaïsmes.

Une autre fois l'âme tentée se dit : Cette personne avec laquelle je vis a bien des défauts, elle est maladroite et ne veut pas l'avouer. Elle est irritante... je ne puis pas vivre avec elle; quel fardeau!... Et tout d'un coup elle entend : « Prends garde qu'en regardant la paille qui est dans l'œil de ton frère, tu ne voies pas la poutre qui est dans le tien (2). » La voilà éclairée et elle se dit : « Cette personne est comme moi : elle a ses défauts, j'ai les miens, nous sommes compagnons d'infirmité. »

La voici maintenant dans des épreuves de santé, d'accablement; des crises intérieures ou extérieures lui font sentir le fardeau de la vie, et elle s'écrie : « Seigneur, que vous ai-je fait? C'est insupportable. » — Mais soudain la parole de l'Évangile se fait entendre : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix tous les jours, et qu'il me suive (3). » Et alors l'âme répond : « J'ai voulu vous suivre, Seigneur, j'ai ce que vous m'avez annoncé : ma croix à porter... me renoncer. Je comprends et j'accepte. » Ou bien : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés... Prenez votre fardeau qui est le mien... Il est léger (4) », parce que je l'ai porté et que vous le portez avec moi. Notre-Seigneur fait ainsi luire la lumière de sa propre croix. Il donne l'intelligence du mystère de la croix. Il nous dit comme à saint Pierre qui fuyait le martyre : « Je rentre à Rome pour être à nouveau crucifié. » Alors nous rentrons à Rome, et nous reprenons notre croix.

(1) Matth., v, 37.
(2) Matth., vii, 3.
(3) Matth., xvi, 24.
(4) Matth., xi, 30.

Il faudrait citer tout l'Évangile... Le Saint-Esprit double les lumières de notre conscience avec ses inspirations. Tantôt d'une façon douce : c'est une suggestion, un murmure, mais persuasif, insistant. D'autres fois, c'est un dur reproche, quand nous n'écoutons pas et nous obstinons. Il agit pour que nous soyons éclairés en toutes circonstances. L'Évangile nous instruit en général. Le Saint-Esprit fait revivre devant nous les conseils de l'Évangile au moment opportun, en face des difficultés. « Il vous suggérera, dit Notre-Seigneur, tout ce que je vous ai dit (1). »

L'œuvre du don de Conseil est une réalité. Prenons-en conscience. Par la grâce sanctifiante, nous avons le don de Conseil, nous avons la faculté d'être impressionnés par ses inspirations ; soyons convaincus que nous sommes sous son influence, usons-en ; faisons-nous une habitude de recourir à ses lumières et, quand le besoin s'en fera sentir, il nous aidera à point nommé.

V. — Mater boni consilii

La Très Sainte Vierge est médiatrice, médiatrice universelle dans l'ordre de la grâce. Or elle est saluée très particulièrement par l'Église comme médiatrice des grâces dont nous nous occupons ici. Léon XIII a ajouté à ses litanies cette invocation : *Mater boni consilii*, qui était une invocation chère à l'Ordre de saint Benoît.

La Très Sainte Vierge a bien le droit et le pouvoir de nous donner directement des conseils; mais son influence s'exerce encore pour nous procurer les conseils du Saint-Esprit : elle peut prier le Saint-Esprit et agir sur lui, pour

(1) Jean, XIV, 26.

qu'il nous donne ses inspirations quand nous en avons besoin.

Que nous reste-t-il donc à faire ?

Mettons en mouvement notre don, mettons-nous sous l'inspiration du Saint-Esprit; mettons-nous aussi sous la protection de la Sainte Vierge : elle nous rappellera qu'il faut recourir au Saint-Esprit, elle lui demandera elle-même de nous venir en aide. Le don parfait alors nous sera doublement garanti : du côté de nous-mêmes, puisque nous tendrons notre voile au souffle du Saint-Esprit, qui nous donnera ses dons ; du côté de la Sainte Vierge, qui, en plus de ses propres dons, saura déclancher notre bonne volonté en priant le Saint-Esprit, pour qu'il nous donne les siens quand nous en aurons besoin.

fr. Ambroise Gardeil, O. P.

Physionomie de l'Avent

Il faut chercher en Gaule et non pas à Rome, du moins pour l'Occident, les premiers témoignages relatifs à l'existence d'une période préparatoire à la fête de Noël. C'est, à la fin du V[e] siècle, l'évêque de Tours, Perpétuus, qui prescrit un jeûne de six semaines, depuis la saint Martin jusqu'au 25 décembre. C'est, un peu plus tard, en 581, le concile de Mâcon qui spécifie que, durant cette même période, le service divin serait célébré avec les rites propres au Carême, « quadragesimali ordine ». Dès l'origine, on le voit, l'Avent revêtit, dans nos Églises de Gaule, une couleur pénitentielle très marquée. Il devait en être autrement à Rome, où l'Avent s'introduisit au cours du VI[e] siècle. Tout de suite il s'y distingua très nettement du Carême, non seulement par sa durée qui n'excéda jamais quatre ou cinq semaines, mais surtout par son caractère liturgique. Car l'omission du *Te Deum* à l'office et du *Gloria* à la messe, la déposition de la tunique et de la dalmatique, l'emploi de la couleur violette, toutes ces particularités d'origine plus ou moins tardive qui confèrent à l'Avent une vague ressemblance avec le Carême ne doivent pas nous donner le change sur l'esprit véritable de la période qui nous occupe. Sans doute l'Église romaine admit elle aussi, et d'assez bonne heure,

l'usage de sanctifier par le jeûne et l'abstinence les semaines qui précèdent Noël. Mais ce jeûne de l'Avent n'eut jamais à Rome ni la rigueur, ni surtout le caractère en quelque sorte sacré du jeûne quadragésimal. La plupart des pièces liturgiques du Carême, préface, collectes et lectures, hymnes et répons, ne cessent de célébrer les bienfaits du jeûne et sa vertu salutaire. Rien de pareil dans la liturgie de l'Avent. Les rares textes de cette période qui contiennent quelque allusion au jeûne et à la pénitence se rapportent tous aux Quatre-Temps de décembre. Encore doit-on remarquer que, sous l'influence du mystère de l'Avent, les Quatre-Temps d'hiver font passer à l'arrière-plan l'idée d'expiation qui prédomine d'ordinaire dans les féries de ce genre.

A ne considérer que les prières du missel, et par comparaison avec le Carême qui possède une messe propre pour chaque jour de la semaine, la liturgie de l'Avent est très pauvre. Elle ne compte en tout et pour tout que huit messes : les quatre messes dominicales, celles des Quatre-Temps et de la vigile de Noël. Mais, par contre, il n'y a pas dans le bréviaire romain de période liturgique plus richement représentée que celle qui précède la Nativité du Sauveur. Ce sont d'abord les lectures de chaque jour que l'Église emprunte à Isaïe, celui des prophètes qui jette le plus de lumière sur le mystère du Dieu fait homme; ce sont ensuite les antiennes dont le symbolisme très pur est imprégné d'une saveur toute biblique, et les hymnes qui doivent à leur simplicité naïve et à la fraîcheur de la mélodie leur charme incomparable ; ce sont enfin et surtout ces mystérieux répons de l'office de nuit que leur facture soignée et leur agencement délicat rangent parmi les chefs-d'œuvre de la poésie liturgique.

Dans leur multiplicité et leur harmonieuse variété tous les textes du bréviaire et du missel se ramènent à une

seule et même idée qui est comme la clef de voûte de la liturgie de l'Avent, à savoir l'*Adventus Domini*, l'Avènement du règne de Dieu. On l'a dit avec raison, le développement liturgique de l'Avent n'est que le commentaire de la demande de l'oraison dominicale : *Adveniat regnum tuum*. Or, l'avènement du règne de Dieu suit les phases de l'œuvre rédemptrice. Il commence proprement avec la naissance du Rédempteur, se réalise par la Croix, s'épanouit dans le mystère de l'Église et s'achève par le jugement universel. Aussi est-ce à juste titre que la collecte de la vigile de Noël définit l'Avent : « L'attente annuelle de notre Rédemption : *Redemptionis nostrae annua exspectatio* ». Ceci nous explique la très large part qui est faite à saint Jean-Baptiste dans la liturgie de ce temps où il apparaît comme le Précurseur indispensable du Christ, le témoin authentique et nécessaire de l'Agneau de Dieu. Mais de cet avènement du Seigneur, il est tout naturel que l'Église fasse ressortir les deux points extrêmes, le commencement et la fin, c'est-à-dire la *naissance selon la chair* et l'*avènement glorieux*.

La naissance selon la chair, l'Avent nous y prépare non pas simplement comme à la célébration d'un souvenir historique, mais bien comme au renouvellement d'un mystère qu'il importe de *revivre* (1). De là ce double sentiment d'*espérance* et de *joie* qui anime la liturgie de l'Avent. La joie de l'Avent a une douceur toute particulière. Ce n'est pas la joie céleste et radieuse que nous goûterons au jour de Pâques. Ce n'est pas encore la joie plus humaine, peut-être, mais si vive et si frémissante

(1) Nous croyons avoir suffisamment insisté sur ce point dans notre brochure *Le mystère de Noël* (Abbaye de Saint-André, par Lophem-les-Bruges, Belgique), où nous avons commenté la liturgie de cette fête.

que nous réserve le mystère de Noël. C'est une joie plus contenue, plus nuancée, c'est la joie que nous cause l'attente de notre rédemption, comme le dit très heureusement la collecte déjà citée : « Qui nos redemptionis nostrae annua exspectatione *laetificas.* » Cette allégresse se manifeste dans les antiennes et les répons de l'Avent par la répétition fréquente de l'*Alleluia.* L'Église elle-même nous fait un devoir de participer à sa propre joie : « Réjouissez-vous, réjouissez-vous, nous dit-elle le dimanche *Gaudete,* car le Seigneur est proche. »

Puisque la joie de l'Avent est la joie de l'espérance, il s'y mêle naturellement un vif désir de voir et de posséder l'objet de notre attente, le Christ Jésus. Et comme ce désir ne fait que croître de jour en jour, la liturgie l'exprime de plus en plus vivement au fur et à mesure qu'elle se rapproche de Noël. Au début de l'Avent, l'Église éprouve déjà un grand désir de la venue du Seigneur, mais elle ne l'entrevoit que de loin, *aspiciens a longe,* elle se résigne à l'attendre dans la confiance et la paix. Cependant plus l'Époux se rapproche, plus l'Épouse devient impatiente de contempler la beauté de son visage, plus elle le presse de hâter sa visite. Sans cesse elle lui redit : « *Veni, Domine, et noli tardare :* Venez, Seigneur, ne tardez pas. » Lorsqu'on parvient à la dernière semaine avant Noël, l'Église se met à compter les jours, comme pour calmer son impatience : « Ne craignez pas, dit-elle, c'est le cinquième jour que viendra le Seigneur. » On dirait qu'elle concentre toute la véhémence de son désir dans ces grandes antiennes qui renferment, selon le mot très juste de dom Guéranger, « la moelle liturgique de l'Avent ». Enfin, l'avant-veille de Noël, une fois la préparation terminée, l'Église se recueille et, avec une joyeuse assurance, proclame accompli tout ce qui a été dit par l'ange au sujet de la Vierge Marie : *Ecce completa*

sunt omnia quae dicta sunt per angelum de Virgine Maria.

La Vierge Marie, c'est en elle, dans le très pur enclos de son sein virginal, *honestissima clausula*, que se réalise le mystère du Christ venant en ce monde. Plus on se rapproche de la fête de Noël, plus on la voit répandre cette lumière douce et aimable qui donne un si grand charme à la liturgie de l'Avent. Noël est la fête, par excellence, de la maternité divine. Pour nous y préparer, l'Église fait mémoire dans la semaine des Quatre-Temps de deux grands mystères : la Conception virginale et la Visitation. Dans le premier de ces mystères, qui se célèbre le mercredi, en la férie jadis si fameuse du *Missus est*, la Vierge Marie nous apparaît par son attitude attentive et recueillie comme la personnification de l'Avent. En elle se trouvent réunies au plus haut degré les dispositions de sainteté et de pureté susceptibles d'attirer le Rédempteur du ciel sur la terre. Lorsque la Vierge s'est inclinée sous la parole de l'ange et qu'elle a conçu le Verbe de Dieu, le mystère de l'attente revêt un aspect nouveau. L'Annonciation c'était l'attente silencieuse, l'attente enveloppée de réserve et de prudence; la Visitation, dont l'Église fait mémoire le vendredi des Quatre-Temps, c'est l'attente de la Vierge qui, brûlant du désir de mettre au jour le fruit de ses entrailles, se presse d'en faire rayonner la vertu sur le monde, et d'exhaler dans les strophes du *Magnificat* la reconnaissance et la joie qui remplissent son cœur.

Tout en nous disposant à revivre la naissance du Rédempteur, la liturgie de l'Avent nous prépare à l'avènement final. Malgré la distance qui les sépare dans leur réalisation historique, les deux mystères se rejoignent et se compénètrent. Dès le premier dimanche, l'Église nous met sous les yeux la scène terrible du jugement.

L'Évangile de ce jour nous représente le Fils de l'homme apparaissant sur les nuées du ciel environné de tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté, *cum potestate magna et majestate.* Pourtant, quelle que soit la gravité de cette heure suprême, l'Église veut que les âmes s'y préparent dans la *confiance* et la paix plutôt que dans le trouble et l'épouvante. N'est-ce pas pour ce motif que, dans la même messe du premier dimanche, la lecture de l'Évangile se trouve encadrée de textes liturgiques qui respirent une absolue confiance en la miséricorde divine? Combien belle cette prière qui précède et qui suit le récit du terrible avènement : « J'ai élevé mon âme jusques à vous, ô mon Dieu, j'ai confiance en vous (*in te confido*), car aucun de ceux qui vous attendent ne sera jamais confondu » (Ps. XXIV, 1-3) ! Quel contraste entre ces paroles et le passage de l'évangile qui nous montre les hommes séchant de frayeur, *arescentibus prae timore*, à la venue du Fils de l'homme ! Il n'appartient qu'aux âmes vraiment chrétiennes d'attendre le souverain Juge avec une entière sécurité. L'Église désire qu'il en soit ainsi. Elle le demande dans la collecte de la vigile de Noël : « ut venientem Judicem *securi* videamus. »

Mais cette sécurité serait trompeuse si elle ne s'appuyait sur une autre disposition, que la liturgie de l'Avent recommande d'une manière pressante : la *vigilance.* Saint Paul nous le dit avec sa vigueur coutumière dans la brève épître du premier dimanche : « L'heure est venue de sortir du sommeil, déposons les œuvres des ténèbres et revêtons-nous des armes de la lumière. » Quelques jours avant Noël, l'Église elle-même nous invite à veiller, à cause de la proximité du jour du Seigneur : « *Vigilate animo*, in proximo est Dominus Deus noster. » Cette vigilance suppose l'affranchissement des désirs du siècle : *abnegantes saecularia desideria* ; elle exige un certain

travail de purification et de redressement : *rectas facite semitas ejus* ; elle implique même, et c'est par là surtout que l'Avent se rapproche du Carême, un élément de mortification et de pénitence. En un mot, comme le rappelle ce texte liturgique qui définit à merveille l'attitude du chrétien pendant l'Avent, il s'agit de « mener une vie sobre, juste et pieuse dans le siècle présent, en attendant la bienheureuse espérance, et l'avènement de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur, Jésus-Christ » (1).

Dom E. Flicoteaux, O. S. B.

(1) I^er^ dimanche de l'Avent, 5^e^ répons de l'office de nuit.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

L'abbé Pierre-Auguste Rougier

(1818-1895)

et les Franciscaines de Notre-Dame du Temple

La vie de Pierre-Auguste Rougier, prêtre, fondateur de l'Institut des Franciscaines de Notre-Dame du Temple et des Maisons de retraites sacerdotales, écrite par le R. P. Othon, O. F. M., ancien Provincial des Frères Mineurs de la province de Toulouse, parut à Limoges en 1909. L'auteur, qui avait connu personnellement le fondateur et ses premières collaboratrices, était tout qualifié pour rédiger cette biographie. Mais les lourds volumes publiés par les couvents, précieux pour l'historien et la famille spirituelle, contiennent souvent tant de détails surabondants qu'un lecteur plus pressé recule devant un nombre de pages si imposant et, par exemple, les 521 grand in-8 de ce livre-ci.

Pourtant l'abbé Rougier mérite d'être mieux connu. C'est une figure originale et attachante, même du point de vue naturel. La grâce fit le reste. Et l'œuvre qu'il fonda au prix de tant de peines mérite la reconnaissance des chrétiens.

*
* *

Le dandy au Séminaire

Le père de l'abbé Rougier, Jacques Rougier, aspirant de la marine sur les vaisseaux de la République, fut fait prisonnier par les Anglais en 1805, ne retrouva sa liberté qu'en 1814, se maria en 1816, s'établit agriculteur à Bellac, eut onze enfants dont six moururent en bas âge. Pierre-Auguste, né le 23 juin 1818, était le second de ceux qui survécurent. A douze ans, on le mit au petit séminaire du Dorat. Ce fut un enfant maladif, d'une intelligence très vive, bon élève chez qui prédominaient les qualités d'imagination. Comme il a du goût pour le dessin et les mathématiques, on pense naturellement à Polytechnique et à l'École navale. La mère, très pieuse, désirait vivement qu'un de ses fils devînt prêtre; il ne semble pas cependant que la vocation de Pierre-Auguste se soit déclarée très tôt, même de façon fugitive. De son côté, le père souhaite son fils au barreau. Pierre-Auguste, lui, ne rêve que beaux-arts. Après son année de philosophie au lycée, il obtient, après beaucoup de résistance, d'être envoyé à Paris, mais, cédant à l'objection traditionnelle des familles contre la vocation artistique de leurs enfants, il promet de faire son droit ou sa médecine.

Arrivé à Paris, il essaye de toutes les sciences sans réussir à rien. Le dessin seul l'attire, et les réunions mondaines. Sur ces entrefaites, son père meurt. Il en éprouve du chagrin, certes, mais ce deuil n'interrompt que pour peu de temps le genre de vie qu'il a adopté. Il entre en relations avec Horace Vernet, Paul Delaroche dont il devient l'élève et qui l'encourage dans sa vocation. Vers 1840, le voici portraitiste. Il gagne quelque argent, s'en félicite, « ivre de joie » — il en informe sa mère par une

lettre d'une juvénilité charmante — parce qu'il a accompli un sixième portrait ressemblant. Mais il s'éloigne des pratiques chrétiennes, perd, ou à peu près, la foi. Pendant dix ans il vivra dans l'indifférence, bien que, la suite de sa vie le prouvera, le sourd travail de la grâce dans son âme ne lui reste pas absolument caché. Sa mère a la malencontreuse idée de lui faire adresser des remontrances épistolaires par une sienne cousine, digne religieuse pleine de bonnes intentions sans doute, mais on n'est guère étonné que tant de zèle intempestif n'ait pour fruits que l'ennui ou l'exaspération.

Le travail, et plus encore l'existence qu'il mène, ont fatigué le jeune artiste. En 1842, il est de retour au foyer de Bellac. On l'appelle à Limoges pour peindre des portraits. C'est le temps où la polka est à la mode. Il initie au pas nouveau les habitués des salons limousins, si bien que, quelque trente ans plus tard, une de ses dirigées pourra dire : « Celui qui m'a enseigné à danser dans le monde m'enseigne aujourd'hui à marcher vers le ciel. »

En attendant, Paris lui manque. Il repart dès août 1843 et reprend son ancienne vie. Mais toujours en quête de nouveau, son imagination cherche autre chose. Il a des projets. Il obtient un brevet pour une invention qui rendra inaltérables les produits gélatineux, puis pour un procédé de vernissure, puis pour un appareil d'éclairage, bref, en un an, il reçoit vingt titres de brevets d'invention, dans l'espoir de trouver enfin une profession qui lui permettra de laisser libre cours à ses goûts artistiques tout en assurant son avenir.

Or un jour de janvier 1848, il reçoit la visite de son frère Léon qui vient de laisser échapper une situation. Il lui adresse des reproches :

— Tu aurais beaucoup mieux fait de répondre aux désirs de notre mère et de toute la famille en te faisant

prêtre, tu ne nous donnerais pas aujourd'hui tant de préoccupations.

— Mais on avait aussi compté sur toi, réplique Léon, lorsque tu étais au séminaire, et notre bon curé a toujours dit que si l'un de nous voulait embrasser l'état ecclésiastique, il se chargerait de tout.

— Oh ! reprend Pierre-Auguste, j'ai grand regret de ne pas avoir suivi cette voie, et s'il était temps encore, je serais heureux de donner satisfaction à ma mère.

C'est à ce moment-là qu'il résolut de se faire prêtre, lui-même en porte témoignage et l'on n'en peut douter. Cependant, à y regarder de plus près, cette « conversion », pour décisive qu'elle soit, n'a pas absolument le caractère du coup de foudre : il déclarera plus tard que Dieu combattait en lui depuis quelque temps déjà et que, pendant des années, l'idée de renoncer au monde lui avait parfois traversé l'esprit.

Avec la flamme qu'il met en toute chose, il écrit dès le lendemain au curé de Bellac pour lui faire part de son dessein sous le sceau du secret, mais il ajoute qu'il ne donnera suite à sa résolution que s'il peut être reçu l'année même à Saint-Sulpice sans études préliminaires.

Son curé le félicite et s'efforce de tempérer ce que sa décision garde de trop personnel et d'impétueux. Vêtu de son plus bel habit qui avait fait naguère sensation aux courses de Longchamp, il frappe à la porte du grand séminaire. Un de ses compatriotes, qu'il demande et à qui il expose son projet, croit à une mystification. Mais il faut se rendre à l'évidence. Il informe sa famille, règle ses affaires mondaines, paye ses dettes, obtient d'être admis.

Entré au séminaire d'Issy, il s'habitue vite à sa nouvelle vie et se sent enfin dans sa voie. S'il s'étonne de ne pas sentir plus de délices sensibles, le prêtre de Bellac

qui le dirige de loin lui répond vigoureusement : « Les voies ordinaires sont ouvertes et suivies... Une surabondance de consolations... tu ne la mérites pas, tu t'es fait trop attendre. » Il s'oblige à des mortifications réelles, multiples, mais sagement graduées. Peu à peu, il s'épanouit, connaît la joie : « Je trouve dans ma nouvelle carrière tout ce que j'ai souhaité; j'ai désiré l'état militaire, le barreau, la médecine, l'art de la peinture, le théâtre, l'invention. Il fallait à ma nature une carrière où il y eût toujours à creuser. »

Nous arrivons ainsi aux journées de 1848. Sa mère le presse de repartir pour Bellac, mais devant le danger, il revêt en hâte la soutane malgré les conseils de prudence. Quand la vie normale a repris, il sent les projets anciens renaître sous une autre forme. L'artiste, en lui, n'a pas dit son dernier mot : il pense à un catéchisme en images, à une réforme de l'art chrétien qui ramènerait celui-ci à des représentations plus conformes aux lois de la liturgie. Un jour, priant dans la chapelle de Notre-Dame de Toutes-Grâces, au séminaire d'Issy, il a l'intuition de son œuvre future :

— Évidemment nous devons donner au monde l'exemple de la vraie fraternité. Qu'une caisse de secours soit fondée pour les vénérables retraités du divin sacerdoce, vieux ou infirmes; ou mieux encore, *que des maisons spéciales de retraite leur soient offertes.* Oh ! alors, quel admirable bien dans la famille sacerdotale et quelle force d'action dans le saint ministère !

Malgré son désir de faire ses études théologiques à Saint-Sulpice, il prend le parti d'entrer l'année suivante au séminaire de Limoges pour diminuer les charges de sa famille, mais il a la joie de retrouver en ses maîtres des Sulpiciens, c'est-à-dire « des modèles parfaits de toutes les vertus ecclésiastiques ». Il reprend ses mortifica-

tions; son directeur lui ayant défendu trop d'austérités corporelles, il porte ses efforts sur la vivacité de son caractère, « afin d'empêcher sinon tout bouillonnement de sang, au moins d'en annihiler les effets ». Il demande la grâce de dompter la nature, « de faire à son égard ce que fait un cavalier pour une bête peureuse : me hisser près de ce qui m'effraye ». Malgré sa joie tout intime, les années pendant lesquelles il se prépare aux Ordres mineurs, puis à la prêtrise, ne sont pas exemptes d'épreuves : certes, c'est un clerc modèle, un sujet d'édification pour tous ses condisciples, mais le voyant si impulsif, si enthousiaste, ses supérieurs craignent qu'il n'ait cédé à un attrait passager plutôt qu'à une véritable vocation. De plus, il pense toujours à ses projets, au rôle que, croit-il, il doit jouer dans la rénovation de l'art religieux. Peut-être en parle-t-il un peu trop : il vit dans un milieu prudent où on redoute les novateurs, si bien que son évêque lui ordonne de renoncer à tout travail de ce genre. Il doit remettre son manuscrit sur l'imagerie et s'engager par écrit à ne s'occuper d'art que comme récréation, dans les bornes fixées par son directeur et ses supérieurs ecclésiastiques.

Nous ignorons absolument ce qu'étaient ces projets, cependant il est intéressant qu'à cette époque ce prêtre, qui ne manquait ni de goût ni de talent, ait pensé à une rénovation de l'art religieux. Mais Dieu l'attendait ailleurs.

Les péripéties d'une fondation

Il passera par bien des alternatives de joie et d'abattement jusqu'à la prêtrise, qu'il reçoit le 20 décembre 1851. En même temps il entre dans le Tiers-Ordre de Saint-François. Il avait beaucoup ri naguère de la « corde du

pendu » et ne se doutait pas qu'il serait appelé à fonder une nouvelle famille franciscaine. Le jour même de son ordination, on le nomme vicaire à Saint-Junien. Tout de suite, il déploie un grand zèle pour les œuvres, il cherche à développer le Tiers-Ordre. Un seul ennui : sa paroisse possède une communauté de religieuses dont on lui confie la charge et il éprouve un « éloignement invincible » à diriger « des nonnes... ». Or, selon un de ces coups dont la Providence est coutumière, ce sera là précisément la tâche de sa vie.

Peu après, son évêque ayant apprécié sa valeur, il est nommé curé des Salles-Lavauguyon. Il s'y installe avec sa mère et sa sœur. Il fait profession dans le Tiers-Ordre et cherche à se pénétrer de plus en plus de l'esprit séraphique. Il se dépense pour ses ouailles, les veut ferventes, cherche à établir dans sa paroisse l'habitude de la prière en commun. Il y a tant à faire ! Il donne abondamment, se prive même du nécessaire, obligeant sa mère et sa sœur aux mêmes privations. Mais il le fait si discrètement qu'on l'accuse d'avarice et qu'il doit enfin se justifier : « Apprenez donc que j'ai renvoyé ma domestique qui peut vivre sans servir... que j'ai changé le mode des repas du presbytère, que je refuse à mon cœur la satisfaction de recevoir des parents et des amis... et tout cela pour économiser pour mes pauvres. »

Son église est délabrée. Pareil à saint François réparant les églises d'Assise, il prend le seau et la truelle. En même temps, il revient à son ancien projet, il songe à une association pour remettre les beaux-arts au service du culte. Après bien des efforts et des difficultés, il est sur le point d'aboutir. Il a recueilli dans le clergé et parmi les artistes de multiples adhésions pour la publication projetée, les souscriptions abondent. Mais, pris de scrupules, il craint de pactiser avec l'or et renvoie l'ar-

gent aux souscripteurs ! Il ne renonce pas pour autant à publier une encyclopédie de l'art chrétien, mais il a décidé de s'en remettre à la Providence.

Sur ces entrefaites, en 1855, il a la joie de recevoir dans le Tiers-Ordre sa mère et sa sœur Louise, celle-ci sous le nom de Sœur Claire d'Assise. Il en profite pour renforcer la discipline monastique qu'il a précédemment établie au presbytère : lever matinal, prière prolongée, travail assidu. Une dernière joie humaine et, si l'on veut, mondaine, avant qu'il s'engage définitivement dans les renoncements et les sacrifices : il expose au salon de 1856 un portrait au pastel qui reçoit les éloges de la critique.

Un jour qu'il se promène avec sa mère, sa sœur et une pieuse jeune fille de la paroisse, Marie Rambaud, qu'il a récemment reçue dans le Tiers-Ordre sous le nom de Sœur Agnès d'Assise, il demande à celle-ci s'il ne lui est jamais venu à l'idée d'entrer en religion. Elle répond par une plaisanterie :

— Moi... jamais... à moins que vous ne fondiez un couvent, Monsieur le Curé !

Mais lui, gravement, avoue qu'il a eu parfois cette idée, et Louise Rougier, qui entoure d'un souverain respect tout ce qui touche au culte, ajoute encore :

— Nous nous occuperions de raccommoder les vieux ornements, personne n'y songe, et pourtant ce serait bien nécessaire...

L'idée de la fondation mûrit dans les mois qui suivent. On gagne une nouvelle postulante, Maria Vergniaud, devenue Sœur Angéline dans le Tiers-Ordre. M. Rougier forme ses filles spirituelles à une vie intérieure toujours plus profonde en les préparant aux futures réalisations.

Et le jeudi 25 mars 1858, à l'heure où, à Lourdes, la Sainte Vierge révèle son nom à Bernadette, les trois pieuses filles décident de s'associer sous le patronage de Marie

Immaculée au Temple pour se dévouer « de cœur, d'esprit, de corps et de biens, aux personnes et aux choses de la maison du Seigneur » en fondant, aussitôt que la Providence leur en aura fourni les moyens, des maisons de retraite pour les invalides du sanctuaire, en confectionnant, à très bas prix et selon toutes les rigueurs du code liturgique, des ornements sacerdotaux et autres objets du culte, en formant pour les églises des sacristines intelligentes et soigneuses.

Les confrères de M. Rougier, auxquels il a exposé son plan, lui répondent par des lettres prudentes, onctueuses et vagues. L'évêque de Limoges se tait d'abord, puis, devant de nouvelles instances, il finit par déclarer que ce projet lui paraît chimérique et la présomption de fonder un nouvel Ordre presque présomptueuse. « La Providence vous commande d'attendre », conclut-il.

M. Rougier attendit donc sans se décourager. Les jeunes filles vivaient dans leurs foyers et occupaient leurs loisirs aux travaux d'église. Quatre fois par mois, leur curé les réunissait au presbytère pour de petites conférences spirituelles. Mais les familles commençaient à trouver bien longue cette préparation sans aboutissement.

Quelques sympathies se déclarent cependant. Le supérieur du séminaire envoie des commandes, ce qui prouve l'approbation au moins privée de l'évêché. On fait un essai de vie commune. Trois nouvelles postulantes s'étant présentées, le fondateur abandonne son presbytère à l'œuvre naissante et va habiter avec sa mère.

Mais l'évêché de Limoges change de titulaire. Et l'Ennemi se livre à un terrible assaut en se servant de ses armes ordinaires : suspicion, mensonge, calomnie. On ne saurait ici entrer dans des détails fastidieux. Mais l'histoire fut si pénible que la santé de M. Rougier s'en trouva sérieusement ébranlée.

Or le curé du Dorat, homme intelligent et pieux, ayant entendu parler de l'orage qui s'abattait sur son confrère, en eut pitié, et un poste de vicaire se trouvant vacant dans sa paroisse, il proposa à M. Rougier de venir s'installer près de lui en même temps que ses dirigées. L'évêque donna son assentiment. Un jour de novembre 1860, les pieuses filles arrivèrent donc au Dorat dans une vieille berline sans confort et par une pluie battante, selon toutes les conditions voulues par saint François pour conquérir la joie parfaite.

Les ennuis ne cessèrent pas pour autant. La mère de Maria Rambaud prétendit retirer à sa fille le bénéfice de l'émancipation qu'elle lui avait donnée deux ans plus tôt, et poursuivit l'abbé Rougier pour escroquerie parce qu'il voulait s'approprier les biens de sa fille! Heureusement, le tribunal maintint l'émancipation et débouta Mme Rambaud de sa plainte !

En 1861, l'abbé Rougier perd sa mère; sa sœur tombe malade d'une maladie dont elle ne se remettra plus ; le directeur qui, jusqu'ici, l'avait toujours encouragé, semble soudain ne plus le comprendre... Le « bon Père », comme ses filles ont décidé de le nommer désormais, est sur le point de perdre courage. Tant de soucis, tant de travail l'écrasent. Enfin il obtient sa retraite du ministère paroissial pour se consacrer à son œuvre.

Mais bientôt un nouveau deuil l'accable : Mère Claire d'Assise, sa sœur selon la chair et l'esprit, meurt à 38 ans, en juillet 1865. Puis voici quelques joies : après des années de litige, un immeuble est acquis ; on érige une petite chapelle, et M. Rougier obtient que lui soit attachée l'indulgence de la Portioncule. Sœur Saint-Louis fut la première religieuse pour laquelle, en octobre 1868, on y chanta l'office des morts.

Sœur Saint-Louis était une jeune religieuse qui appar-

tenait à une famille noble et riche de Poitiers. Comme son grand-père habitait Le Dorat, elle avait eu l'occasion de fréquenter la petite communauté et, après deux ans de réflexion, avait décidé d'y entrer. Sa mère, tout d'abord heureuse de la voir se consacrer à Dieu, avait bientôt changé d'avis, Monseigneur de Limoges lui ayant dit que l'association dans laquelle voulait entrer sa fille était une réunion de pieuses ouvrières ! Enfin, devant le chagrin de la jeune fille, elle avait fini par céder. Antoinette de Labaudie, devenue Sœur Saint-Louis, entra dans la communauté en 1864. Mais elle était de santé fragile... Avant son départ définitif, Mère Agnès lui donna une commission précise : à son arrivée au ciel, elle devait prier saint François d'envoyer au fondateur un religieux de son Ordre qui fût capable de le comprendre et de l'aider. Or un mois jour pour jour après la mort de Sœur Saint-Louis, le P. Hilarion, des Franciscains de Limoges, arriva inopinément au Dorat pour offrir à M. Rougier son assistance et un dévouement qui ne se démentit jamais.

Après les tristesses que lui avaient causées la guerre et un incendie qui détruisit l'immeuble non assuré, M. Rougier eut la joie de voir le P. Hilarion ériger en Fraternité les Tertiaires du Dorat. C'est alors que commencèrent les démarches pour la reconnaissance canonique de l'association. Le désir d'aider les prêtres vieux et infirmes hantait toujours le fondateur, tout le labeur de ses filles n'étant, dans son esprit, qu'une préparation à cette œuvre-là. Mais un nouveau changement sur le siège épiscopal de Limoges permet aux anciens détracteurs de recommencer leurs attaques : on essaye de persuader le nouvel évêque que l'Institut de Notre-Dame du Temple n'est guère « qu'une spéculation industrielle qui ne laisse à la prière que fort peu de temps » !

Pourtant la Providence, si longtemps sollicitée, juge

que le temps de probation a assez duré : à la fin de 1872, un heureux événement vient mettre fin à la période des luttes et assurer le succès.

L'essor de l'œuvre et le départ de l'ouvrier

Le Ministre général des Frères Mineurs, le P. Bernardin de Portogruaro, était en France pour la visite régulière quand, de passage à Amiens, il entendit parler de l'œuvre par le P. Hilarion qui s'y trouvait, et bien qu'il eût décidé de ne visiter que les couvents du premier Ordre, il manifesta le désir de voir la maison du Dorat. Une première fois, Mère Agnès et Mère Angéline allèrent le saluer à son passage à Limoges, M. Rougier étant trop malade pour faire lui-même cette démarche. Quand elles lui exposèrent le grand projet des maisons de retraites sacerdotales, il en fut vivement ému, car lui-même pensait depuis longtemps à une fondation de ce genre. Il vint donc au Dorat le 17 janvier 1873, visita la maison, y trouva beaucoup de simplicité et de charité et se réjouit d'y savoir établie la pratique de la communion quotidienne. Il laissa en partant une magnifique approbation.

Un peu plus tard, séjournant à Bourges, il exprime le désir de revoir les deux Mères fondatrices. Dans cette nouvelle rencontre, elles lui parlent du vœu de dévouement au prêtre, il en est touché jusqu'aux larmes. Désormais, ce 9 février, l'Association de Notre-Dame du Temple, fondée le 25 mars 1858, est définitivement incorporée à l'Ordre séraphique.

Le P. Bernardin lui-même négocie avec l'évêché, et dorénavant les dernières difficultés s'aplaniront facilement.

En même temps qu'il remercie Dieu, M. Rougier, si peu accoutumé au succès, ne l'accueille pas sans une certaine crainte et, pour se préserver de la vaine gloire, il

prononce aux pieds de la Vierge un vœu d'effacement. Jusque dans la pieuse formule, on retrouve ce grain d'humour inconscient qui donne tant de charme à ses écrits : « L'opinion du pays et surtout les agissements, la conduite de mes frères diocésains à tous les degrés de la hiérarchie fermaient la porte à la tentation d'être déclaré prophète. » Mais maintenant qu'on le félicite au lieu de le critiquer, il s'engage non seulement à ne pas s'attribuer quelque mérite dans les œuvres fondées, mais encore à n'accepter ni honneurs ni dignités, et à protester toujours, au moins intérieurement, contre toute publicité faite à son nom, contre toute notoriété pour sa personne.

Jusqu'à l'installation de la maison de retraite, il accueille dans sa propre demeure le premier invalide qui se présente. Quelques semaines après la bénédiction par l'évêque, la maison compte déjà quatre hôtes. Un peu plus tard, elle est trop petite pour tous ceux qui se présentent; surtout, ce sont les ressources qui font défaut, car la première intention du fondateur était d'accueillir gratuitement tous ses infirmes. Naturellement, ceux qui avaient d'abord boudé sont aussi heureux que les autres de confier leur santé débile aux bons soins des religieuses : « Quelles que soient les difficultés de caractère du nouvel hôte que vous nous présentez, écrit M. Rougier à un de ses amis, il y a encore de la place... M. X..., qui nous est complètement inconnu, peut venir, avec l'assurance que le quatrième vœu de nos admirables Franciscaines les mettra toujours à son service... Je ne saurais vous dire toute leur joie et combien elles rendent grâces à Dieu de n'avoir à accueillir du diocèse de Limoges, dans leur hospitalité séraphique, que des prêtres qui ne se sont pas même adressés au pieux négoce pour l'acquisition d'un rabat pendant les seize années de son existence bien connue. »

Il voudrait faire davantage encore : créer une grande cité sacerdotale. De loin le P. Bernardin est obligé de modérer quelque peu son zèle et son enthousiasme.

En 1874, Mgr Duquesnay, évêque de Limoges, sollicite et obtient, au cours d'un voyage à Rome, la bénédiction pontificale pour le nouvel Institut. L'année suivante, la communauté du Dorat a la joie de recevoir une seconde fois le R. P. Bernardin.

Il faut désormais fixer les Constitutions. M. Rougier y travaille pendant trois ans avec le concours de son évêque. Enfin, le 29 juillet 1879, Mgr Duquesnay valide canoniquement les vœux des religieuses, et Mère Angéline est élue Mère Générale à l'unanimité des suffrages.

Surviennent en 1880 les premières persécutions contre les congrégations. La maison hospitalière donne asile à des Pères franciscains infirmes expulsés de leurs couvents.

N'étaient cet orage et ces menaces, la communauté du Dorat vit désormais dans la paix, non seulement celle que Dieu donne et qui ne lui a jamais manqué, mais celle, plus précaire, qui dépend des hommes. De toutes parts lui arrivent des témoignages d'estime. Dès 1877 il a fallu envoyer à Montmorillon des religieuses que le séminaire réclamait. En 1883, Mgr Duquesnay, devenu archevêque de Cambrai, parle de l'œuvre au Congrès eucharistique de Liége, qui envoie au Dorat l'expression de son admiration et de sa reconnaissance. Beaucoup de diocèses adressent des demandes pour de nouvelles fondations. Des évêques, le custode de Terre Sainte, et jusqu'aux Patriarches des Arméniens et des Maronites, envoient leur bénédiction.

Il est bien juste que M. Rougier voie avant sa mort le succès récompenser les efforts de toute sa vie sacerdotale. Débarrassé des lourds tracas qui l'ont harcelé pen-

dant les années de préparation, il travaille avec les Mères à la rédaction d'un Coutumier, il visite les infirmes pour lesquels il trouve toujours quelque nouvelle gâterie. Surtout, il se prépare à sa fin qui approche. Mais il a encore la douleur de voir partir, le 30 août 1891, Mère Angéline, à peine âgée de 53 ans.

Il ne tardera pas à la rejoindre. Mais la mort ne saurait être pour ce juste que le suprême couronnement. Pendant sa dernière maladie, il répète souvent au milieu de ses souffrances :

— Je suis en paix, bien en paix. Je le dois aux prières de mes filles.

La veille de sa mort, il dit à Mère Agnès, qui l'assiste :

— Il faut partir.

— Vous voulez donc nous quitter, mon Père?

— Si c'est l'heure...

Le matin du 5 mars 1895, il dit encore à Mère Agnès :

— Je vous abandonne à la Providence. Ma mission est terminée, permettez que je disparaisse.

Ce fut sa dernière parole. Il mourut dans la journée.

*
* *

Même relatée en quelques traits rapides, l'histoire de la fondation du Dorat montre assez ce que fut M. Rougier.

Selon la nature, un homme fort intelligent, très actif, avec le tempérament enthousiaste, le zèle débordant, voire impétueux de l'artiste, que le milieu où il vivait se chargea bien de tempérer. De sa première formation, il garda toujours quelque chose de spontané, de primesautier, d'original au bon sens de ce terme, qui donne à ses lettres un caractère très personnel, loin de certaine emphase onctueuse et des formules toutes faites. En tout

temps, ce trait contribuerait à le rendre sympathique, mais plus encore à une époque qui ne pécha pas par excès de simplicité dans le style épistolaire.

Selon la grâce, ce fut un courageux et un persévérant : il supporta avec la soumission du chrétien, sans une parole d'amertume envers Dieu ou les hommes, les épreuves nombreuses qui l'assaillirent pendant de si longues années.

Ce fut aussi un homme de prière, très mortifié et très intérieur. Toute sa vie, toute son œuvre s'expliquent par son amour pour Jésus-Hostie, dont les prêtres sont les tabernacles vivants : il faut donc les entourer de beaucoup d'amour et de respect et, également, l'autel du Seigneur. La Sainte Vierge, préposée aux soins de la maison de Dieu, peut, ici encore, être notre modèle.

*
* *

L'enclos franciscain du Dorat

Depuis la mort des fondateurs, la Congrégation des Franciscaines de Notre-Dame du Temple a continué à se développer. Elle compte actuellement dix maisons en France et en Belgique, et donne asile à environ cent cinquante prêtres âgés ou infirmes. Nombre de prélats désirent fonder des maisons de retraite dans leur propre diocèse, mais, comme tant d'autres Ordres charitables, hélas ! la Congrégation ne recrute pas suffisamment : il faut beaucoup de religieuses pour les soins des malades, des sacristies, de la maison, les travaux de broderie, de dessin, de couture...

Les Franciscaines de Notre-Dame du Temple ont eu récemment la grâce de posséder parmi elles une religieuse qui paraissait incarner l'esprit de l'institution :

Sœur Marie de Bon-Secours, morte en 1928, à trente ans, âme exquise et privilégiée dont la vie intérieure fut toute dévorée de zèle pour Jésus-Hostie et les prêtres ses serviteurs. Voici, par exemple, les intentions de ses communions et de ses sacrifices :

Dimanche — Notre Saint-Père le Pape.

Lundi — Les évêques, leurs vicaires généraux.

Mardi — Les missionnaires.

Mercredi — Les curés des paroisses, leurs vicaires.

Jeudi — Les prêtres souffrants de la terre et du purgatoire.

Vendredi — Les prêtres qui blessent le Cœur de Jésus.

Samedi — Les séminaristes.

« Si nous connaissions bien le prêtre, disait-elle, nous passerions tout notre temps à nous offrir à Dieu pour lui. »

Les fondations répondent aux besoins des temps. A une époque où le sacerdoce fut tellement bafoué, raillé, ou simplement plaisanté, ce respect et ce dévouement pour la personne du prêtre sont une mystique compensation.

*
* *

Appelée au Dorat pour une autre tâche, je n'ai cependant pas voulu quitter la petite ville calme et dévote sans aller saluer les filles de M. Rougier et leur asile de charité.

Le costume des religieuses de Notre-Dame du Temple est assez inattendu. « Couleur olive », dit le programme destiné aux postulantes; « feuille mourante », avaient décidé les fondateurs dans la fameuse promenade où il avait été question pour la première fois de la future fondation. Ne voulant pas copier les autres Ordres, ils avaient pensé à un brun tirant sur le vert, ce qui, depuis

lors, a fait donner aux religieuses le sobriquet de « grenouillettes » par les habitants du pays. Ce n'est peut-être pas très spirituel... ce n'est pas bien méchant non plus : le sobriquet familier est, au contraire, quand il est dénué de malice, un signe évident de popularité. Les Sœurs portent un bonnet noir froncé sous le cou, un serre-tête noir avec une pointe sur le front, un voile noir, la corde et la couronne franciscaine. N'était le crucifix sur la poitrine, ce costume évoquerait un peu les duègnes et le XVII[e] siècle espagnol. Mais ce vert sombre tirant sur le noir ne s'accorde-t-il pas à merveille avec le noir verdi des vieilles soutanes ?

Tout est très pauvre, bien franciscain, comme il convient à cette demeure, mais par ce soleil de Pentecôte, la lumière limousine verse comme une douceur d'Ombrie sur les cours, les jardins et le cloître de bois où sèche le linge. La maison-mère, à laquelle sont annexés le noviciat et une maison de retraite, est faite de divers bâtiments adaptés et réajustés tant bien que mal les uns aux autres. Les armoiries de l'ancienne collégiale, avec les clefs entrecroisées, qu'on voit sur certains murs, disent assez la destination première de tel corps de logis. Dans tel autre, un drame se déroula jadis, au temps où Le Dorat était déchiré par les guerres de religion. En avril 1578, il arriva qu'une émeute éclata à la suite d'un meurtre commis par des soldats de Montmorillon. Ils se réfugièrent dans cet hôtel qu'habitait alors Claude de la Pouge, lieutenant général de la sénéchaussée. Comme celui-ci avait refusé de les livrer, la foule furieuse appela à son aide cent arquebusiers de Bellac, massacra les soldats et leur hôte.

Malgré ces souvenirs, la calme demeure ne parle plus que de dévouement et de paix en Dieu.

Fidèles à l'exemple des fondatrices, des religieuses et

des novices — qui ne se distinguent des professes que par l'absence de la croix pectorale et des nœuds à leur corde — travaillent dans une des grandes salles à la confection de soutanes et d'ornements liturgiques. D'autres sont occupées à faire des hosties.

Sur les cent cinquante prêtres que les religieuses soignent actuellement, dix-huit sont abrités ici. La Congrégation étant pauvre, chaque évêché prend à sa charge la modeste pension de ses invalides.

Le petit bureau de M. Rougier est resté tel quel. Dans cette pièce, où il a tant travaillé pour l'amour du sacerdoce, une urne contient son cœur dans une sorte de petit sanctuaire.

Et là, c'est le quartier des prêtres. Les religieuses disent « nos Messieurs », avec cette nuance de familiarité déférente et de pieux respect qu'on devait trouver à Port-Royal, la grâce franciscaine en moins.

Voici la salle où ils prennent leurs récréations, leur bibliothèque, leur salle de billard, la salle à manger commune pour ceux qui peuvent encore marcher. Ils jardinent dans un petit enclos où poussent des fleurs et où ils ont construit une grotte de Lourdes.

Nous entrons dans leur chapelle.

— C'est un de nos Messieurs qui a fait les peintures, dit une des religieuses qui nous accompagnent.

Hélas! que d'oiseaux bleus, de tulipes roses, de lis qui ont l'air découpés dans du plâtre! Et dire que le fondateur était un artiste authentique ! La Révérende Mère Générale, dont la distinction fait assez comprendre que ses goûts ne sont pas identiques à ceux du coupable, cherche, pour caractériser cette fantaisie, une épithète qui ne manque pas à la charité :

— C'est un peu « original », n'est-ce pas? Mais ils font ce qu'ils veulent, ils sont ici chez eux...

Les « Messieurs » habitent des chambres qui portent chacune le nom d'un saint. Avec leur mobilier vieillot, leurs images pieuses, les papiers qui encombrent le bureau, elles ressemblent assez au salon du presbytère, dans les petits doyennés.

Certaines sont vides : leur titulaire se promène ou jardine. Mais quand nous entrons dans l'une d'elles, nous y trouvons un curé de campagne assis sur un vieux canapé à fleurs, parmi des meubles d'autrefois.

Il a l'air d'un paysan d'Auvergne et, en effet, il répond à ma question qu'il est des environs du Puy. Je loue la cathédrale, la belle ville, la Vierge qui la domine, les sanctuaires élevés sur les monts. Mais il m'écoute à peine et, pétrissant inlassablement les grains de son chapelet, il répète :

— Je ne peux pas... je me trompe...

La blessure qu'il a reçue à la guerre a eu des répercussions sur ses centres nerveux, et il est atteint de scrupules :

— Je ne peux pas dire ma messe... Je ne peux même pas dire complètement un chapelet...

— Vous savez bien que c'est l'intention qui compte...

— Oui, mais c'est terrible quand même...

Et il recommence. Il a l'air si triste, si malheureux, qu'une fois de plus je maudis intérieurement la guerre de toutes mes forces et de tout mon cœur...

Un autre prêtre a mis sur son bureau un bouquet de fleurs des champs très gracieusement composé. Il devait décorer avec beaucoup de goût l'autel de son église... Il rentre de faire sa promenade, il lit son journal... Quand nous l'avons quitté, j'apprends qu'il est terriblement sourd, et malade, lui aussi, d'une maladie psychique.

Un scrupuleux chasse le diable. Un autre « perdu dans ses idées », me dit une religieuse, ne peut plus parler.

Celui-là marche à pas tremblants. Soudain, des cris de souffrance remplissent toute l'aile de la maison. C'est un malade qui gémit parce que sa jambe lui fait mal : il est très vieux et il a perdu presque complètement ses facultés...

La voilà bien, la charité de M. Rougier toujours vivante dans le cœur de ses filles ! Si bas qu'ils soient tombés dans la misère physique ou intellectuelle, ces « invalides de l'autel », comme il se plaisait à les nommer, ont reçu l'onction sainte qu'aucune déchéance ne saurait effacer. Bien qu'ils ne puissent plus, pour la plupart, appeler le Christ sur l'autel ni le toucher de leurs mains, ils sont sacrés prêtres pour l'éternité.

Mais que d'esprit surnaturel, que d'esprit franciscain il faut à ces religieuses pour qu'elles continuent à rendre à ces pauvres prêtres le respect dû à leur caractère sacerdotal, et pour qu'elles se consacrent au soin de leurs infirmités avec tout ce dévouement auquel les oblige leur vœu !

« Et le Seigneur m'a donné et me donne toujours une foi si vive envers les prêtres qui vivent selon la sainte Église catholique que même si des prêtres me persécutaient, je continuerais cependant à recourir à eux à cause de leur caractère sacré. Et même si je possédais autant de sagesse que Salomon et qu'il m'arrivât de rencontrer dans un village un humble prêtre, je ne voudrais pas prêcher sans sa permission. Et ces prêtres-là, et tous les autres, je les crains, les vénère et les honore comme mes Seigneurs, je ne veux pas faire attention à leurs péchés, parce que je vois en eux le Fils de Dieu, et ils sont mes Seigneurs. Puis-je faire mieux puisque, ici-bas, je ne vois rien d'autre du Fils de Dieu tout-puissant que son très saint corps et son très saint sang que les prêtres reçoivent d'abord sur l'autel pour le dispenser aux autres ? »

Ainsi saint François d'Assise.

Ne répara-t-il pas de ses mains des églises en ruine avant que le Seigneur lui eût fait comprendre que c'est au maintien de l'Église qu'il devait travailler ? De même sainte Claire et ses moniales faisaient des ornements pour les églises pauvres de la plaine et de la montagne.

Comme les saints d'Assise doivent aimer cette œuvre et cette maison tout embaumées de leur esprit !

JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

Le Père Damien apôtre des lépreux [1]

« *En voilà pour la vie* »

Quand, après l'avoir emmené et présenté aux lépreux, Mgr Maigret fut parti, le Père Damien demeura seul. Il n'avait pour tout secours que son crucifix et son bréviaire : il ne s'était pourvu ni de provisions ni de linge. Aucune habitation ne l'attendait. Il passa donc sa première nuit sous un pandanus (2), en plein air.

> Quels songes pénibles, pensez-vous, écrit Robert Stevenson, hantèrent son imagination, quand il dormit de son premier sommeil, couché sous un grand arbre et entouré de plusieurs centaines de ses semblables qu'il venait de voir tout couverts de lèpre? Quelles douloureuses pensées agitèrent son esprit lorsque, à son réveil, il se trouva pour toujours en face de la contagion, occupé à panser des plaies hideuses, à bander des troncs déformés, chez lesquels il ne constatait guère que par le mouvement ou par la respiration que la pensée et la vie étaient encore là!

Il faut croire que ce *pandanus* fut le confident d'une insoupçonnable angoisse, car, seize ans après, le Père Damien exprima le désir d'être enterré sous cet arbre.

Ainsi il était seul parmi plus de huit cents lépreux dont la plupart n'avaient que des habitations de fortune et peu de vêtements. Cette solitude devint plus oppressive encore quand le Gouvernement d'Honolulu décréta

(1) Voir *La Vie Spirituelle* d'octobre.
(2) Sorte d'arbre chétif, de la famille des monocotylédones.

qu'il lui serait désormais interdit de quitter la léproserie afin de ne pas s'exposer à propager la lèpre au dehors.

Le Père Damien, en pleine santé, fut considéré comme un lépreux. Première identification, première épreuve. Les autres Pères et ses supérieurs avaient également interdiction formelle de pénétrer dans la léproserie. Isolement total.

Cependant, en octobre 1873, son Provincial, profitant d'un transport de lépreux, prit place à bord du bateau dans l'espoir de s'entretenir avec lui, malgré le décret. Il savait combien le Père Damien désirait le voir. Quand le bateau aborda Molokaï, il voulut descendre à terre; le capitaine l'en empêcha. Les ordres étaient sévères, l'interdiction absolue. Le Père, de son côté, était venu au devant du convoi pour recevoir au débarcadère les nouveaux arrivants. Il avait même sauté dans une barque et, parvenu près du bateau, ayant aperçu son supérieur, fou de joie, il voulut monter à bord. Même refus de la part du capitaine. Alors on vit ce spectacle extraordinaire : le Père Damien faire sa confession, à genoux dans sa barque, tandis que son Provincial, penché au bastingage, l'écoutait. Le vieillard traça dans le ciel un grand signe de croix : l'apôtre des lépreux recevait ainsi le sacrement de pénitence.

Cette confession publique faite en mer a quelque chose de pathétique, et nous ne pouvons imaginer à quel point elle a dû être pénible au Père Damien et combien il a dû ressentir intensément son isolement.

On raconte qu'un missionnaire de l'île voisine parvint cependant à voir son ami. Afin de tromper la surveillance très étroite, il escalada les Palis au prix d'efforts surhumains et au risque de se rompre les os. Parvenu au sommet de ces montagnes, il dut se laisser glisser pendant trois longues heures sur le versant abrupt de la falaise de plus de deux mille pieds de haut. Après avoir vu le Père il dut repartir par le même chemin.

Le Père Damien se résigna. « En voilà pour la vie »,

disait-il. Il n'avait qu'une pensée, et il l'a répétée bien souvent : « Je veux me sacrifier pour mes pauvres lépreux. »

Sur les seize années qu'il vécut chez les lépreux, il demeura neuf ans seul au Lazaret.

Pour l'amour des lépreux.

« Quand je prêche, j'ai coutume de dire : « Nous autres, lépreux », écrivait-il à son frère le 15 novembre 1873, alors qu'il n'était nullement atteint par le mal.

« Pour moi, je me fais lépreux avec les lépreux, disait-il dans une autre lettre, pour les gagner tous à Jésus-Christ. » Cette identification spirituelle dénote une belle compréhension de la charité chrétienne.

Le Père Damien se faisait lépreux et devenait lépreux avant la lettre, afin de connaître son peuple de malades, de pénétrer plus profondément dans son cœur, de déceler les moindres replis de ses souffrances, afin de vivre en lui pour qu'aucun de ses besoins, de ses désirs, de ses tortures, de ses soifs, ne lui fût étranger.

« Mes frères, semblait-il dire, vous ne me faites pas horreur; je me confonds en vous, je me perds en vous; je suis lépreux en vous et je partirai avec vous vers notre Père sur ce vaisseau d'humilité complète et de définitive pauvreté. »

Il suffisait, pour le Père Damien, que l'on fût atteint de la lèpre pour devenir immédiatement et très étroitement son frère, et plus intimement encore un fils très cher. Il était le Père des lépreux, il sut réaliser la promesse de son évêque : « *Voici quelqu'un qui sera un père pour vous.* » Toute sa tendresse se portait vers le malade qui par sa maladie devenait entre ses mains comme un petit enfant.

« Si nous avons besoin de quelque chose, disaient les lépreux, nous irons à Kamiano et il nous aidera. »

Kamiano! Makua Kamiano! Notre Père Damien!

S'ils étaient las de souffrir, las de mourir, c'est à Kamiano qu'ils demandaient la force de survivre, et pour eux il survivait. S'ils avaient faim, c'est Kamiano qui les pourvoyait en nourriture; s'ils étaient nus, c'est Kamiano qui les vêtissait. Dans la peine, dans la joie, c'est Kamiano qui les soutenait ou les exaltait. Sur toutes les lèvres, même sur celles des incroyants, le nom de Kamiano était prononcé. Toutes les plaies appelaient Kamiano : pour toutes les plaies Kamiano était un baume.

Tel qui n'avait point de maison, Kamiano lui en construisait une, comme s'il s'était bâti lui-même un presbytère, comme il avait édifié cette église Sainte-Philomène et d'autres chapelles. Il se fit comme à Kohala charpentier, maçon, architecte. Souvent, sous cet exténuant climat, il maniait la pioche et le marteau ; quittant sa soutane, vêtu d'une longue blouse, il cognait de la hache ou traçait à l'équerre ses plans pour la construction d'un cottage ou de l'hôpital. Il n'attendait pas qu'on le demandât; il devançait les besoins et comblait les désirs.

« Non, je n'ai pas honte de faire le maçon et le charpentier quand il s'agit de la gloire de Dieu », écrivait-il.

Les lépreux, jusque-là indolents et découragés, furent émerveillés par ces travaux exécutés si habilement, avec tant d'entrain et de patience. Le spectacle de cette activité les tira de leur torpeur, et les plus valides furent les auxiliaires du missionnaire. Au lieu de s'abandonner à la paresse et aux rêveries moroses dans leurs cases malsaines, ils participèrent aux divers aménagements entrepris. Non seulement une amélioration très sensible se fit sentir dans l'hygiène de la léproserie, mais la maladie elle-même sembla ralentir sa marche.

Peu à peu, sur la plage maudite, s'édifiait un groupe de villages organisés, presque coquets. Les conditions d'existence furent considérablement améliorées.

Lorsqu'on a sous les yeux les documents et qu'on lit en détail les tâches multiples auxquelles a dû se livrer le

Père Damien, on est atterré devant tant de résistance physique. Le Père n'hésitait pas à nettoyer lui-même les cases des impotents, à tirer de l'eau pour ceux qui en étaient empêchés; il faisait chaque jour de longues tournées de case en case, pansant les plaies, donnant des soins divers, instruisant, confessant; et quand l'hôpital fut édifié, il ne manquait pas d'y aller visiter quotidiennement les malades.

Voici le témoignage d'un lépreux :

> Il nous comble de soins; il bâtit lui-même nos maisons. Quand quelqu'un de nous est bien malade, il lui donne du thé, du biscuit, du sucre; aux pauvres il donne des habits. Il ne fait même pas de distinction entre protestants et catholiques...

La renaissance spirituelle à Molokaï

Ces rivages empestés, ce lieu de désespoir et de lamentations devint bientôt un lieu de prières et de paix.

Un visiteur raconte « que, s'approchant de la chapelle Sainte-Philomène à Kalawao, il entendit un chant semblable à ceux des israélites pleurant sur les rives du fleuve de Babylone au souvenir de Sion ». C'était une troupe de jeunes lépreuses chantant, dans leur langue maternelle, un cantique dont voici la traduction :

> Quand me sera-t-il donné de voir enfin mon Dieu?
> Combien de temps encore serai-je captive sur cette plage étrangère.
> Où je n'ai en partage, jour et nuit, que les pleurs?
> Quand sortirai-je de cette vallée de misère
> Où je n'ai d'autre pain que mes larmes?
> Ah! quand verrai-je mon bien-aimé Jésus dans la sainte Sion? (1)

A la messe la chapelle était remplie de fidèles. A peine y avait-il, dans l'assistance, rapporte un visiteur, une

(1) D'une lettre du P. Aubert.

forme humaine qu'on pût regarder sans horreur. L'air même y était corrompu. « Parfois j'ai peine à résister pendant la messe et le sermon », écrivait le Père Damien à propos de l'odeur infecte qu'il lui fallait supporter. Certains jours, pris de suffocations, il fut sur le point de quitter l'autel. Au confessionnal c'était intolérable. Stoïquement le Père demeurait jusqu'au bout, et bientôt il ne sembla plus s'en soucier, ce qui faisait croire à certains qu'il avait perdu l'odorat.

Peu à peu les lépreux élevèrent leur esprit aux préoccupations spirituelles. Dans le Christ ils reconnurent le Divin Lépreux. Pour ces déshérités de la terre, que la promesse divine était belle!

> La terre est pour tout homme un lieu d'exil, disait le Père Damien. Notre Patrie, c'est le ciel où, nous autres lépreux, nous sommes sûrs d'aller bientôt. Là-haut plus de lèpre, plus de laideurs : nous serons transfigurés et d'autant plus beaux et plus heureux que nous acceptons avec plus de résignation l'épreuve d'aujourd'hui... (1)

L'église était trop petite pour les paroissiens. Les baptêmes succédaient aux baptêmes par douzaines. Les maisons de prière où les lépreux se réunissaient à la veillée devenaient plus nombreuses. Le Père, en deux ans, entreprit la construction de six chapelles.

La partie du Lazaret où les séquestrés s'étaient montrés le plus turbulents et débauchés, village que l'on avait surnommé : le village des fous, fut baptisé *Ninive* en raison de la conversion de ses habitants. L'apôtre, on le voit, s'était attaqué, dès son arrivée, au cœur même du mal.

L'exercice pieux auquel les lépreux se livraient le plus volontiers était le Chemin de la Croix. Les souffrances du Christ s'unissaient aux leurs, ils trouvaient dans les tortures infligées au divin Exemplaire un adoucissement à leurs propres tortures. Ils comprenaient que la souffrance n'est jamais inutile.

(1) Lettre du P. Grégoire, 8 décembre 1876.

Le dimanche, il y avait grande affluence aux offices. Les femmes s'efforçaient de décorer les autels ; les ornements étaient multipliés ; la nef s'emplissait de chants harmonieux, et les enfants de chœur, le visage déformé, quelques-uns privés de leurs doigts, faisaient entendre des mélodies. Il y avait même une complainte, composée par un poëte hawaïen : *Le chant des lépreux*, qui était exécuté solennellement. Ce chant unissait, rassemblait toute la communauté qui de plus en plus ne formait qu'un seul cœur. Certains matins près de cinq cents lépreux s'approchaient de la Sainte Table.

Les grandes fêtes de l'Église : Noël, Pâques, la Fête-Dieu, créaient au Lazaret une joyeuse animation. Confession en grand nombre, grand'messe avec musique et chant, vêpres, salut, prière et chapelet. Une vie presque monastique s'instituait dans Molokaï, où chaque heure était sanctifiée, où les offices étaient régulièrement ponctués par l'appel des cloches.

Une des fêtes les plus importantes était la fête du Saint-Sacrement. On sait que les Pères de Picpus ont une profonde vénération pour la Sainte Hostie. Le Père Damien ne pouvait manquer de donner à ce culte un éclat inaccoutumé. Ce jour-là était marqué par une grande procession avec bannières, oriflammes en tête, suivie de musiciens et chanteuses : les jeunes filles étaient vêtues de blanc avec une écharpe bleu ciel ; les musiciens portaient un costume bleu. Chants et fanfares éclataient et tous les habitants étaient sur pied. Un chant triomphal montait vers le ciel poussé par toutes les voix que la lèpre rendait souvent très rauques — : *Lauda, Sion, Salvatorem!*

Hélas ! il n'était pas rare, quand la fanfare était passée, de trouver, jonchant le sol, des doigts ou des morceaux de lèvres. Ces corps en ruine et qui déjà se désagrégeaient portaient en eux la vie, la vie intense de la prière et de la grâce, qui les rendait pour le ciel plus beaux et plus magnifiques.

Le Père institua également, outre des associations diverses, l'Adoration perpétuelle. Les adorateurs s'acquittaient de ce pieux devoir, selon leur résistance physique, avec une ponctualité et une ferveur touchantes.

Le Père Damien sut donner aux cérémonies funèbres, très fréquentes puisqu'il mourait un lépreux en moyenne par jour, une allure de fête. Pour ces chrétiens la mort était une délivrance, elle était le terme de leur souffrance, le départ vers le ciel. Les enseignements du Père insistaient d'ailleurs sur ce point. Ainsi le voisinage permanent de la mort cessa d'être une obssession pour ces malheureux. En général il n'y avait que des enterrements catholiques. Beaucoup de non-catholiques demandaient le baptême avant de mourir. « Presque tous les mourants, écrit le Père Damien, demandent au prêtre catholique de les aider à se préparer au grand passage. J'ai administré le baptême *in articulo mortis* à bon nombre de chefs calvinistes (1). »

Des drapeaux hissés aux mâts annonçaient à la population qu'un enterrement aurait lieu dans la soirée. Aussi un grand nombre se pressaient en habits de deuil pour accompagner la dépouille d'un des leurs. Le convoi était précédé de tambours, de flûtes et d'autres instruments. Une longue file de femmes et filles vêtues de noir avec une écharpe rouge ou blanche, selon la confrérie, suivait.

Ainsi la mort elle-même avait perdu de son horreur. La vie, la vie éternelle exaltait ces âmes qui se sentaient déjà délivrées du poids de la chair et de la pourriture du tombeau. Pour beaucoup la lèpre fut une grâce de choix. Sans cette épreuve seraient-ils à présent dans le bienheureux séjour?

Il faut dire que le Père Damien fut pendant longtemps obligé non seulement d'ensevelir, mais de faire lui-même les cercueils.

Ce n'est qu'au prix d'efforts surhumains qu'il parvint

(1) Lettre du 4 février 1879.

à donner à la vie de ces villages un ordre social, une apparence de civilisation. Il lui fallut faire lever l'interdit qui le frappait lui-même, ce qui lui permit de se rendre à Honolulu où il put recueillir des dons, s'approvisionner en médicaments, obtenir les ressources nécessaires à la construction de nouvelles chapelles et de l'hôpital, enfin prendre contact avec les membres du Comité d'Hygiène et les tenir au courant d'une manière plus suivie et plus précise des besoins de la léproserie. Il obtint également de ses supérieurs que des Pères vinssent à tour de rôle l'aider dans sa tâche apostolique, desservir les chapelles adjointes, prêcher des retraites, en un mot assurer les services dans les différents districts. Il ne se lassa point de demander, de mendier des secours pour l'alimentation et les nécessités de ses chers lépreux.

Sous l'impulsion du missionnaire s'édifiait une chrétienté florissante. L'horreur physique était vaincue : elle avait fait place à une Beauté spirituelle sans pareille, et ce vestibule de la mort était devenu le vestibule du Paradis.

« Nous ne voudrions pas guérir, disaient les lépreux, si à ce prix il nous fallait quitter Molokaï et notre cher *makua Kamiano* ! »

Un Américain a donné ce précieux témoignage, gardé dans les archives d'Honolulu :

> J'ai visité toutes les parties du globe où la lèpre a une demeure, mais je n'ai pas trouvé d'endroit où les lépreux fussent si contents, si heureux, et où l'on prît tant de soins d'eux qu'à la léproserie de Molokaï !

Ces hommes frappés du plus grand des malheurs physiques, voués, par ce malheur, au désespoir et à l'angoisse d'une mort lente dans la souffrance, ces hommes étaient *heureux*.

Le Père Damien déclarait d'ailleurs qu'aucune considération humaine ne pourrait jamais le décider à se séparer de ses lépreux.

Et cependant sur quels ulcères, sur quelles plaies ne lui fallait-il pas se pencher !

L'intime contact avec les lépreux

Le Père Damien n'était pas venu seul à la léproserie de Molokaï; avec lui le monde invisible prenait possession de l'île déshéritée. Il avait entraîné, à son insu, une légion d'anges. Et nous serions bien étonnés s'il nous était donné de voir les flots de grâce qui furent déversés à ce moment : richesse incalculable que le Missionnaire diffusera.

Un à un, les lépreux sentiront en eux sourdre et se développer la vie divine que le Christ nous apporte. Dans leur dernier souffle les agonisants entreverront les rives de l'éternelle félicité. L'Église et ses fêtes, l'Église et ses saints, l'Église et sa liturgie réhabiliteront ces « hors-la-loi », ces déportés, ces misérables qui n'avaient plus d'autre sort que de se voir pourrir avant le tombeau et qui avaient inscrit à l'entrée de leur lazaret : *Ici il n'y a plus de loi.* Ce qui voulait dire : ici il n'y a plus d'hommes, il n'y que des ruines, il n'y a que des ombres, que de repoussants déchets que le monde a rejetés.

Ces abandonnés désormais auront un père.

« C'était toujours rayonnant d'une douce joie qu'il pénétrait chez ses enfants. » Phrase très simple d'un historien du Père Damien. Là encore il faut se placer à l'intérieur des mots, les appliquer à la stricte réalité, leur donner l'exactitude la plus rigoureuse. Lorsqu'on écrit qu'il pénétrait chez ses enfants, il faut penser que non seulement il entrait dans leur foyer pour les soins ordinaires de son ministère, mais qu'il se faisait tout à eux, et pour ainsi dire se substituait à eux par compassion; il devenait comme l'un d'eux.

Il s'asseyait à leur table, participait aux repas en commun où, à la mode hawaïenne, on mange le poï avec les doigts. Les doigts des lépreux étaient presque toujours enflés, ouverts et sanguinolents; quelquefois une ou deux phalanges manquaient. Le sacrifice ne pouvait être complet sans ces agapes fraternelles sous le toit de la case où

flottaient les odeurs nauséeuses que la lèpre dégage toujours.

Afin que l'amitié fût plus sensible au cœur des Canaques, de bouche en bouche on se passait la pipe, et le Père, sans se départir de son humeur affable, de sa douceur habituelle, tirait sa bouffée. Baiser de paix!

La *pénétration* du missionnaire est patiente, nous pourrions dire fervente, et nous savons la qualité dominante du Père Damien : l'application. Il s'est littéralement appliqué à la lèpre, il a pris *contact* avec elle, pour toucher ainsi les âmes des pauvres lépreux.

Que s'est-il passé dans l'esprit de ce rude et robuste flamand, fils de laboureur et laboureur lui-même, quand il lui fallu pénétrer à l'intérieur de la lèpre?

> Il y a maintenant sept ans que je suis au milieu des lépreux, écrivait-il à son frère le 31 janvier 1880. Pendant cette longue période j'ai eu l'occasion d'observer de près, comme si je les touchais de la main, les misères humaines sous leur terrible aspect. La moitié des malades ressemblent à des cadavres vivants que les vers ont déjà commencé à ronger d'abord intérieurement, puis extérieurement, jusqu'à faire d'horribles plaies qu'on guérit très rarement. Pour vous former une idée de l'exhalaison, imaginez-vous la mauvaise odeur qui dut sortir du tombeau de Lazare.

Le Père Damien s'approchait de ces monstres et les consolait. Il versait dans ces hideurs la beauté et la grandeur de la foi.

— Prenez garde, Père, lui disait-on, vous pourriez contracter mon mal.

— Mon enfant, répondait-il, si la maladie m'enlève mon corps, Dieu m'en donnera un autre (1).

Le Père Damien préparait lui-même les potions, veillait à l'expédition des médicaments; il lui arrivait parfois de pratiquer l'amputation d'un membre mort; de couper les

(1) D'après le P. Juliotte.

lambeaux de chair pourrie. Partout où il était en son pouvoir de soulager la souffrance du corps, il n'y manquait pas. Il était toujours parmi son peuple, mêlé à lui, vivant en lui, toujours entouré de boiteux, de bancals, d'enfants lépreux. « Il pansait leurs plaies, a pu dire un voyageur, comme s'il eût manié des fleurs. »

Le Docteur Woods, médecin-inspecteur au service des États-Unis, relatait dans une lettre :

> Durant mon séjour à Molokaï, je fis une étude sérieuse de la lèpre, en compagnie du Père Damien. Chaque jour je visitais les malades à l'hôpital ou dans leurs propres demeures, admirant avec quelle patience le bon Père leur prodiguait ses soins affectueux, et observant aussi la manière toute scientifique dont il traitait leurs plaies et leurs difformités : car à cette époque il n'y avait pas encore de chirurgien à la léproserie.

Et le Père Damien, infatigable, allait et venait dans le Lazaret. Portant les derniers sacrements aux mourants, il lui arrivait, soulevant les couvertures, de découvrir les pieds du moribond qui n'étaient plus que chair en décomposition, où grouillaient des centaines de vers. Mais rien ne rebutait son grand cœur.

PAUL BAZAN.

Saint Albert le Grand

Homélie mariale

(S. Luc, xi, 27.)

(*Suite et fin*)

La Mère de miséricorde

... O merveille de miséricorde, ou mieux : principe de la miséricorde ! La Mère de miséricorde appelle ses fils adoptifs, et de ce fait indignes, pour qu'ils viennent et prennent du fruit unique de son sein, et qu'ils en mangent pour ne pas mourir de faim. [...] C'est pour eux que la Vierge chante, disant par la bouche de son père David : « Lorsque Dieu aura donné à ses bien-aimés le sommeil, voici l'héritage du Seigneur, la récompense du fils, le fruit du sein (1). » Comme si la Vierge disait en une céleste mélodie : Savez-vous, mes enfants, ce qui vous attend après le sommeil de la mort? Si dans cette brève nuit vous m'avez aimée avec dévotion, « voici », c'est-à-dire aussitôt, arrivera en un instant l'héritage de Dieu le Père, qui nous sera tout entier transmis. « La récompense du Fils », qui vous sera communiquée comme si elle était toute vôtre. « Le Fruit du sein », à savoir par l'incarna-

(1) Ps. cxxvi, 3.

tion de mon Jésus, accomplie par le Saint-Esprit, mystère demeurant caché par les siècles et qui se révélera tout entier à vos yeux. Alors, vous verrez et vous serez inondés de joie, votre cœur s'émerveillera et se dilatera (1). Vous verrez des yeux grand ouverts de votre esprit comment ce géant entra en mon sein inviolé, comment le Créateur du monde habita en cette étroite chambrette, comment, bondissant de ce sein immaculé, il s'élança pour parcourir pour nous la route de la mort (2). Vous y verrez comment le Fils de Dieu a pu être aussi fils de mon sein, comment il est à la fois mon père et mon fils, comment le Père qui est aux cieux et la Mère qui habite sur terre donnent à cette naissance sa perfection.

Laissez-vous convaincre, je vous en prie, mes enfants, venez et écoutez-moi, dans votre intérêt, non dans le mien. On m'appelle Mère de miséricorde. C'est gratuitement que je distribue l'aliment de la grâce. Ne soyez pas écrasés par la grandeur de votre misère, car beaucoup plus grande que toute votre misère est ma miséricorde.

Nous avons entendu là une symphonie et un chœur qui surpasse toute musique. N'y répondrons-nous pas? Pourquoi tarder? Nous avons entendu que l'on vend pour rien le blé en Égypte (3). [...] Voici que nous appelle la reine des vierges, l'impératrice des reines, et nous passons en faisant la sourde oreille ! Chose vraiment étonnante. Elle a attiré Dieu du ciel pour qu'il descendît sur terre, et, maintenant qu'elle est au ciel, elle ne peut nous tirer de la terre pour que nous acceptions de venir au ciel. Craignons, très chers, de négliger la voix de cette Vierge charmante, de peur d'avoir à soutenir au jour de la vengeance la voix tonnante du fils de la Vierge. C'est peu qu'elle exige de nous. Elle demande seulement que nous l'aimions d'un cœur dévot et que nous remplissions en son honneur quelque devoir quotidien, si léger soit-il.

(1) Cf. Is., LX, 5.
(2) Cf. Ps. XVIII, 6.
(3) Cf. Gen., XLII, 2.

Il reste toujours supposé que nous observions les commandements de son fils.

Mais vous direz peut-être : « Je suis le chapelain de la glorieuse Vierge. Chaque jour pour sa louange et son honneur, je fais telle et telle prière, tel ou tel prône, telle et telle aumône, telle et telle œuvre. J'honore celle dont le sein est proclamé bienheureux. Elle ne m'abandonnera pas. » Je concède que vous rendez des honneurs, mais c'est pour votre ventre et non pour la gloire de son sein. Vous êtes un mercenaire, aussi ai-je peur que, pour cet honneur que vous rendez à la Vierge, vous n'ayez votre récompense dans le bénéfice temporel. Servons gratuitement la gracieuse Vierge. Elle n'a pas besoin de mercenaires, elle qui possède tant de valeureux serviteurs parmi les anges et les hommes. Mais vous répondrez : « Je ne sers pas pour un bien temporel, car je suis personnellement dans l'abondance. Je sers la reine du ciel à cause de son sein privilégié. » Mais vous le faites dans le péché mortel d'une manière mauvaise et exécrable. En effet, celui qui honore comme il faut ce sein bienheureux honorera aussi le fruit béni de ce sein. L'un et l'autre sont à ce point unis que l'on ne pourrait plaire à l'un et non à l'autre. Ou bien ignorez-vous que c'est faire injure à la mère que de servir la mère alors qu'on tue le fils ? Il tue le fils celui qui commet le péché mortel. Paul en témoigne qui dit : « Crucifiant à nouveau et couvrant d'ignominie le Fils de Dieu (1). » Ce n'est pas ainsi, non, ce n'est pas ainsi qu'il faut servir Marie. La plus proche disposition à servir cette mère est de servir son fils. Et la plus proche disposition à servir le fils est de servir dignement la mère.

L'amour maternel de Marie

Le texte poursuit : « Et les mamelles que vous avez sucées. » Du corps virginal de sainte Marie, très digne d'ê-

(1) Hebr., VI, 6.

tre intégralement loué, nous avions distingué deux parties, le sein et les mamelles, à qui devait être attribuée une béatitude singulière du fait que les deux servirent à la Vierge adorable pour rendre à Dieu un office comme aucune créature ne lui en rendit, ni ne lui en rendra jamais. Nous l'avons montré bien insuffisamment pour ce sein sacré; risquons quelques balbutiements sur les mamelles : « Et les mamelles que vous avez sucées », il faut ajouter : sont bienheureuses, car elles ont mérité de vous allaiter, vous qui êtes seul si grand et si puissant. Y a-t-il même une reine qui ait donné le sein à la Sagesse de Dieu le Père? Aucune assurément. Mais cette pauvrette, comme elle fut seule mère à porter Dieu, fut aussi seule vierge à l'allaiter de sa mamelle emplie par le Ciel.

Mais voici que dans nos dévotes méditations surgit un sujet de pieux étonnement : pourquoi la Mère de Dieu fut-elle aussi sa nourrice? Je n'en vois pas d'autre raison que la bonté de notre vierge et l'amour enflammé qu'elle portait à son fils. Lui qui n'avait pas jugé indigne de naître d'elle, car elle était parfaite, n'aurait pas jugé indigne d'être nourri par une autre femme, s'il s'en était trouvé quelqu'une meilleure et donc plus digne de lui. — Mais il en est une raison plus dévote et qui tient à sa mère. Il est bien évident que, si elle l'avait voulu, elle eût pu livrer son enfant à quelque autre nourrice. Il n'aurait pas résisté, enfant qu'il était. Pourquoi donc allaitez-vous l'enfant, ô Souveraine du monde? A toute reine de ce monde, il suffit de porter et d'enfanter le fils que lui a donné le roi : dès sa naissance il est enlevé à sa mère et livré à la nourrice, et l'on estimerait trop lourd et trop indigne qu'une reine nourrît son propre fils. Or vous êtes reine. Reine par vos pères, puisque de la race de David et de Salomon. Reine par votre fils, car il est né roi, trois rois l'attestent : « Où est-il, celui qui est né roi des Juifs? (1) » Or une reine seule enfante un roi. Vous êtes reine. Que vous abaissez-vous donc à allaiter le fils que vous avez

(1) Matt., II, 2.

enfanté? Voulez-vous que nous vous appelions quelque femme hébreue, qui puisse nourrir le petit enfant? « La fille de Pharaon répondit : Allez (1). » Et vous, fille de David, que répondrez-vous? Voici que je réponds : Vous n'irez pas. Vous ne songerez même pas à livrer mon fils à quelque autre que moi. Je l'ai porté, je l'allaiterai. Il a reposé dans mon sein, il reposera sur mes genoux. Je l'eus en moi, je continuerai de m'en rassasier. Il se couchera sur ma poitrine, je le verrai de mes yeux, je l'envelopperai de mes bras, je l'embrasserai de mes lèvres virginales, je me plongerai toute en lui dévotement afin d'être pleine de lui intérieurement et extérieurement et de vérifier en moi que Dieu est en moi et que je suis en Dieu. O amour maternel enflammé ! Vous l'avez vue toute pleine d'amour et de dilection. O délices qui dépassent toutes délices ! Vous avez dit vrai, sainte femme : « Bienheureuses les mamelles que vous avez sucées », Seigneur **Jésus.**

C'est ce que signifie sans doute l'époux de la Vierge, lorsqu'il s'écrie : « Que vous êtes belle, ma très chère, au milieu des délices ! Votre taille ressemble au palmier, et vos seins à des grappes (2). » Vous nous êtes chère, car vous êtes de notre race; plus chère encore, car vous nous dépassez tous en grâce et en gloire; très chère, car vous vous inclinez sans cesse vers nous en votre naturelle miséricorde. O très chère, que vous êtes belle et que vous êtes gracieuse ! Votre beauté et votre grâce, qui ont attiré Dieu des cieux et plongé dans l'admiration tous les citoyens du ciel, je les dirai mieux par mon silence que par mes paroles; ainsi votre époux, comme s'il ne pouvait dire votre ineffable beauté, n'en fait pas la description, mais s'écrie plein d'admiration : « Oh ! que vous êtes belle et gracieuse au milieu des délices ! » Quelles délices? Celles que nous avons déjà dites. Ne fut-il pas délicieux de voir et d'accomplir ce qu'il est si délectable de

(1) Ex., II, 8.
(2) Cant., VII, 7.

dire et de méditer? Je ne parle pas au cœur froid et dédaigneux, mais au cœur dévot. Songez, je vous prie, à ceci : une jeune fille, vierge et mère à la fois, tenait sur son sein virginal son propre enfant qu'elle savait Dieu et homme; et lui, de ses tendres mains, embrassait la poitrine sacrée de la vierge, et elle de ses bras bienheureux enveloppait le petit corps de son fils; lui, tout en buvant, levait les yeux avec bonté vers le visage de sa mère, elle, inclinant sa sainte tête, regardait avec dévotion les yeux de son fils. Mais c'est là bien peu de choses sans le mystère de leur intimité. Au milieu de ce que nous venons de dire, quelles ne furent pas en effet les mutuelles pensées des cœurs de la mère et du fils : tenant son petit enfant, elle songeait à la façon dont elle l'avait eu, d'où il lui était venu, tout ce qu'elle en avait vu et entendu par le ministère des anges, d'Élisabeth, des bergers, des mages, et tout cela la conduisait à méditer sur ce qui devait arriver dans le monde à ce petit enfant; — et lui, de son côté, couché sur le sein de la pauvre jeune fille, que ses voisins eux-mêmes n'avaient pas souci de reconnaître, étudiait cependant la façon dont il la préposerait aux hommes et aux anges et dont il la ferait invoquer par tous comme l'avocate de leur race; et tandis qu'il buvait de son sein, il tramait déjà secrètement la rédemption du monde. [...]

« Oh ! que vous êtes belle, ma très chère, au milieu des délices ! votre taille est semblable au palmier. » Près du sol le palmier est dur et frêle, mais en haut il est plus beau et plus large. Il conserve longtemps ses feuilles. Il a un fruit très doux. Toutes choses qui expriment bien l'état de la Vierge. Vivant sur cette terre, elle fut dure dans l'austérité de sa vie et frêle dans sa parfaite humilité ; mais, élevée au-dessus des anges, elle est devenue brillante et grande. Tellement brillante et douce que les citoyens du ciel sont dans l'admiration : « Quelle est celle-ci qui monte du désert, abondante en délices et appuyée sur son bien-aimé? (1) » Tellement grande que Jean dans

(1) Cant., VIII, 5.

son Apocalypse témoigne avoir vu sa grandeur et dit : « Un grand signe apparut dans le ciel : une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles (1). » Cette grandeur, saint Anselme l'a proclamée en disant : « O Marie ! Vous, grande Marie ! Vous plus grande que toutes les bienheureuses Maries ! Vous la plus grande des femmes ! (2) » — Elle aussi a conservé longtemps ses feuilles, c'est-à-dire les paroles et les gestes de son fils, comme le dit l'évangéliste : « Marie conservait toutes ses paroles dans son cœur (3) », mieux encore : elle a tellement bien conservé les feuilles de la foi, que, durant l'hiver de la passion de son Fils, comme tous les disciples l'abandonnaient et disparaissaient, elle seule, durant ces trois jours, maintenait fermement sa foi. Aussi le jour du sabbat lui fut-il consacré, car, en ce jour, de l'Église il ne resta guère plus que Marie. — Elle encore porte un fruit qui surpasse toute douceur. Car tout ce qui est en Marie, tout ce qui vient de Marie est douceur. Doux est l'esprit de Marie, comme elle-même l'atteste : « Mon esprit est doux (4). » Doux est le corps de Marie qui mit au monde un si doux fils, dont elle-même dit : « Mon bien-aimé est tout désirable (5). » Douces sont les pensées de Marie dont saint Jérôme dit en un sermon : « La grâce du Saint-Esprit l'avait toute remplie. Le divin amour l'avait toute enflammée, tant qu'en elle rien n'était qui fût souillé d'une attache au monde, mais tout était feu continuel et ivresse d'un amour débordant (6). » Douce était la parole de Marie, ainsi que son époux l'atteste : « Tes lèvres distillent le miel, le miel et le lait sont sous ta langue (7). » Douce

(1) Apoc., XII, 1.
(2) Sermon 52. *P. L.*, CLVIII, col. 952.
(3) Luc, II, 51.
(4) Eccli., XXIV, 27.
(5) Cant., V, 16.
(6) Épître IX. *P. L.*, XXX, col. 136.
(7) Cant., IV, 11.

fut l'entrée de Marie en ce monde, puisque préservée de toute souillure du péché (1). Douce en fut la vie, puisque gardée de toute chute du péché actuel. Ce dont saint Augustin se porte témoin : « Quand il s'agit des péchés, je ne veux pas faire mention d'elle (2). » Doux fut le départ de Marie, puisque préservé des amertumes de la mort, à laquelle tous sont livrés, selon le témoignage de l'Église : « La sainte mère de Dieu subit la mort temporelle, mais ne put être retenue dans les liens de la mort. » Doux est le nom de Marie, qui partout fait fondre en dévotion l'église des fidèles. Dites-moi, je vous prie, d'où viennent ces soupirs, et le murmure, et la prostration de la foule dévote à l'église, quand un clerc prononce le nom de Marie. C'est comme une datte pleine de douceur et douce en nous. Aussi l'Église chante-t-elle : « O douce Marie! (3) » Douce est l'image de Marie, que les artistes font avec tant de magnificence, tant de zèle et tant de douceur, de préférence aux autres images de Saints et que les fidèles avec tant de joie vénèrent avant toute autre. Ne voyez-vous pas que les églises sont pleines de l'image de Marie, signe évidemment que tout cœur doit être plein de sa dévote mémoire? Voici les doux fruits du palmier ! Voici ces dattes que Marie a répandues sur la terre des mourants ! De quelle qualité ne doivent pas être celles qu'elle distribue aux citoyens d'en haut dans la terre des vivants? Où nous la verrons, non plus en son image d'or ou d'ivoire, mais face à face en son corps très saint. Où de nos yeux nous verrons son visage, que si longtemps ici-bas nous avons désiré en pleurant. Où nous nous assiérons auprès de notre Mère, dont nous sommes mainte-

(1) Quelle que soit la doctrine de saint Albert sur l'Immaculée Conception, ce texte n'est pas assez précis pour constituer un argument pour ou contre l'authenticité de l'homélie, comme l'a noté le P. Meersseman, dans son *Introductio in opera omnia B. Alberti Magni*, p. 122.

(2) *De natura et gratia*, ch. 36, n. 42.

(3) Antienne *Salve Regina*.

nant si éloignés. Où nous pourrons parler non plus d'elle, mais à elle. Où nous ne quitterons plus sa glorieuse présence. Oh ! quand cela arrivera-t-il ?

Pensez-vous que nous le voyions ? Pensez-vous que nous persévérions ? Pensez-vous, Mère de miséricorde, qu'il soit écrit quelque part, au livre de votre fils, que nous devions vous voir ainsi avec lui ? (1) Qu'en attendant, je vous en prie, « nos larmes nous soient du pain et le jour et la nuit (2) », jusqu'à ce qu'il nous soit dit : Fils, voici votre mère ! Enfants, voici votre frère !...

(1) Dans les *Vitae Fratrum*, Albert rapporte au chroniqueur les hésitations d'un novice qui doutait de sa persévérance ; ayant entendu réciter la parole de Siméon : « Pensez-vous que nous vous voyions, pensez-vous que nous persévérions ? », il reprit pour son compte : « Seigneur Jésus, pensez-vous que je vous voie jamais, pensez-vous que je persévère dans cet Ordre ? » *Vitae Fratrum*, éd. Reichert, Lovanii, 1896, p. 216. Les textes sont cités par le P. Mandonnet dans la *Revue thomiste*, 1931, pp. 255-256.

(2) Ps. xli, 4.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Sacerdoce et vie commune

Être prêtre, mais jusqu'au bout; réaliser son sacerdoce, l'accomplir. Y a-t-il eu, dans l'histoire de l'Église, beaucoup d'époques où ces préoccupations se sont manifestées plus vivement qu'aujourd'hui? De nombreux indices montrent combien les deux questions connexes du recrutement sacerdotal et de la sanctification du clergé intéressent l'opinion catholique : livres et articles (tout récemment encore ici même le R. P. Plus étudiait « *La sainteté de nos prêtres* » (mars 1933), enquêtes et congrès exposent et discutent ces problèmes.

Être prêtre : ne pas se contenter d'un sacerdoce diminué, d'une observation des lois canoniques ou des rubriques strictement suffisantes pour éviter les censures; ne pas être le fonctionnaire sacerdotal simplement correct et régulier, qui tôt ou tard risque de s'embourgeoiser dans une paisible médiocrité.

Être prêtre : se laisser conduire par le dynamisme interne du sacrement reçu; faire s'épanouir tous les germes de sanctification renfermés dans le sacerdoce.

Être prêtre : poursuivre seul ce travail d'achèvement personnel; mieux encore, se grouper entre confrères animés du même idéal; vouloir non seulement s'accomplir soi-même, mais améliorer l'ambiance, organiser le cadre social dans lequel le sacerdoce pourra désormais s'exercer, provoquer l'établissement d'institutions stables favorisant la réalisation de ce sacerdoce intégral.

A l'intérieur du Corps Mystique, le Saint-Esprit poursuit son action incessante ; toutes ces tendances vers une vie sacerdotale plus complète, au développement desquelles nous assistons en ce moment, paraissent manifester la puissance et la fécondité de cette action.

Le mouvement vers la vie commune connaît actuellement un regain d'intensité : coutume traditionnelle, et non pas expédient apostolique des temps modernes, la vie commune paraît bien être l'aboutissement historique de ces désirs d'un sacerdoce pleinement réalisé.

En un canon bref et suggestif, le Code de Droit Canonique consacre cette coutume, dont nous voudrions montrer les fondements et les possibilités de réalisation : « *Consuetudo vitae communis inter clericos laudanda ac suadenda est, eaque, ubi viget, quantum fieri potest, servanda* » (Lib. II, *de Personis;* tit. III, *de obligationibus clericorum*) : « La coutume de la vie commune dans le clergé doit être louée et conseillée; là où elle existe, elle doit être autant que possible conservée. »

A quels motifs devons-nous cette recommandation si précise? La question mérite d'être approfondie.

Or, en méditant sur la nature du sacerdoce même, il nous est d'abord apparu qu'il conduit à la vie commune en vertu de son dynamisme interne. Tout le dessein du présent article est de le montrer.

Voyons, d'une manière succincte :

1. Comment apparaît la fonction sacerdotale dans le Corps Mystique.

2. Quels sont les deux caractères du sacerdoce des prêtres.

3. Enfin, quelles conséquences en résultent du point de vue de la vie commune.

1. *Le sacerdoce dans le Corps Mystique*

Le *sacerdoce* est la *fonction* principale de la vie du Corps Mystique : « Vous êtes un sacerdoce royal. » Car le Christ est avant tout prêtre : *ipse offerens, ipse et obla-*

tio. Or les fonctions sacerdotales dans le Corps Mystique sont : le sacrifice offert à Dieu et la distribution de la grâce provenant du sacrifice.

a) Récapitulée dans le Christ par l'Esprit d'amour et d'union, la création s'offre à Dieu. A des degrés divers, cette *oblation* se fait par Jésus, par les apôtres et les évêques, vrais pontifes pris parmi les hommes, par les prêtres leurs prolongements, par les fidèles aussi en une certaine mesure, en raison du baptême qui leur donne part au sacerdoce du Christ. Le sacrifice de la Messe est le rite par lequel s'exprime cette oblation de toute l'Église. Comme le dit Mgr Chaptal : « L'autel est le centre de la vie commune. » Acte social et collectif, la messe est le signe et le lien de l'union des chrétiens dans le Christ.

A cause de l'accident lamentable du péché, l'esprit de renoncement est condition de l'esprit d'union, l'*immolation* condition de l'*oblation*. Le Corps Mystique a dû s'immoler : il l'a fait, en la personne du Chef, au Calvaire. Ce même sacrifice du Christ se répète tous les jours à la messe, afin que les membres, communiant à la victime, s'unissent au sacrifice, prennent en eux-mêmes ses sentiments et « accomplissent ce qui manque à la Passion du Christ ». Par la Messe, en tous, se continue l'immolation de Jésus.

b) Le Corps Mystique vit, se développe, croît jusqu'à ce que sa plénitude soit atteinte. Ce développement de la vitalité interne se produit dans la Communion des Saints. Mais en outre il y a dans l'Église des membres privilégiés, plus nobles, qui ont fonction d'être plus spécialement pour les autres transmetteurs de lumière et de grâce : les membres de la hiérarchie. Prédicateurs et docteurs, gardiens de la morale et modèles, délégués du Christ et de l'Église pour administrer les sacrements, moyens officiels de grâce. Leur fonction est d'accroître la vie du Corps Mystique tout entier. Ils sont les instruments du Christ pour communiquer sa grâce. Un texte de l'Épître aux Éphésiens, allégué peut-être dans un sens

accommodatice, paraît résumer cette doctrine sur le rôle de la hiérarchie : « Tout le corps, coordonné et uni par le lien des membres qui se prêtent un mutuel secours et dont chacun opère selon sa mesure d'activité, grandit et se perfectionne dans la charité. »

2. *Les deux caractères du sacerdoce*

Le sacerdoce du prêtre apparaît donc tout de suite avec deux caractères bien nets :

a) Il implique l'union aussi intime que possible avec le Christ;

b) Il n'est pas individuel, mais essentiellement social.

a) Le prêtre collabore à l'œuvre de Jésus dans son rôle de culte envers Dieu et de distribution aux âmes de la vie de Dieu, par suite de la consécration. « Religieux de Dieu » (M. Olier), le prêtre « est établi pour les hommes en ce qui concerne le culte de Dieu ». Et envers les hommes, il est « dispensateur des mystères de Dieu ».

Mais cette collaboration n'est pas seulement extérieure, comme risqueraient de le faire entendre certaines expressions prises dans un sens restrictif (porte-parole, ambassadeur). Cette *collaboration* est *intime* dans l'administration d'un sacrement : c'est celle d'un instrument uni à la cause qui fait passer son action par lui. Entre le prêtre et Jésus-Christ, l'union doit être parfaite : « Moi en eux... » (Joan., xvii). C'est dire que, sous l'influx divin qui le pénètre, le prêtre, autre Christ par ses pouvoirs, doit être un autre Christ par ses vertus; il doit avoir en lui les sentiments du Christ. Monsieur Olier définit splendidement le prêtre le « sacrement de Jésus-Christ ».

Dans l'offrande du sacrifice, uni au Christ prêtre, il doit s'unir au Christ victime : « *Et nos unam secum hostiam effectos* », dit une admirable préface d'Aix. Le pontifical le rappelle : « *Imitamini quod tractatis ; quatenus mortem dominicae mysterium celebrantes...* » En termes saisissants, le P. Chevrier a dit : « Le prêtre est un

homme dépouillé ; le prêtre est un homme crucifié ; le prêtre est un homme mangé. »

Et c'est pour la sanctification des fidèles que toute la vie du prêtre fait de lui une victime immolée : « Je me sacrifie pour eux afin qu'eux aussi soient sacrifiés... » Il doit pouvoir dire comme saint Paul : « Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ. »

A un double titre, il faut donc au prêtre une continuelle tendance vers la perfection. Au reste, il ne s'agit pas ici de validité des rites posés ou d'exigence sous peine de péché; la question est plus haute. Nous ne parlons pas discipline ecclésiastique ou casuistique, mais théologie ascétique et mystique et union au Christ. Normalement, toute vie sacerdotale tend à constituer le prêtre en état d'oblation, par une union toujours plus étroite avec Notre-Seigneur (1).

b) Mais, nous l'avons vu, le sacerdoce est une *fonction vitale* du Corps Mystique. Le sacerdoce des prêtres n'est donc pas seulement orienté vers le bien de l'Église comme un service public exercé par des individus au bénéfice d'une collectivité, il est une manifestation de la vie profonde d'un organisme hiérarchisé. Ainsi, le prêtre ne peut être séparé, ni du corps qu'il contribue à vivifier pour sa part d'action sanctificatrice, ni de la hiérarchie qui conditionne sa vie individuelle dans l'ordre surnaturel et son activité sociale.

Union avec *l'Église* : c'est une union de charité ; la charité est la grande loi du sacerdoce. Le prêtre est uni aux fidèles qu'il a pour mission de sanctifier, auxquels il doit donner la forme de sa sainteté (*forma facti gregis ex animo*).

Union avec la *hiérarchie* : il paraît nécessaire d'insister

(1) Une littérature abondante traite de ces obligations. Tout récemment, une brochure très appréciée de M. Lemaître (*Sacerdoce, perfection et vœux*, pp. 15-26) a fort bien résumé la doctrine commune; un remarquable accord existe entre les écrivains des diverses nuances spirituelles.

sur ce caractère du sacerdoce, qui n'est pas une participation individuelle au sacerdoce du Christ, mais (et de droit divin) une participation collective. Peut-être cette partie de la doctrine demeure-t-elle un peu dans l'ombre ?

Parler du sacerdoce, c'est avant tout parler de l'évêque. Là comme ailleurs, la doctrine du Corps Mystique du Christ est le point de vue centralisateur. Dans le Corps Mystique, un diocèse est comme un organe qui a son unité propre, son centre de coordination. De ce centre secondaire de vie, l'action sanctifiante venue du Christ Chef se propage dans les moindres cellules. Possédée en plénitude par l'évêque, la vie du Christ en lui se diffuse chez les prêtres, et par les prêtres chez les fidèles. Donc, il ne suffit pas de voir habituellement la hiérarchie du point de vue administratif, il faut aussi considérer sa profonde réalité biologique.

3. *Perfection sacerdotale et vie commune*

Ceci rappelé, voyons cette union vitale s'exercer dans les fonctions du sacerdoce ; voyons aussi comment elle pourrait se manifester dans l'effort nécessaire pour atteindre la perfection postulée par le sacerdoce : nous sommes en pleine *vie commune*.

a) Les *fonctions saintes* du prêtre sont, à vrai dire, les fonctions saintes de l'évêque exercées par les prêtres qui le prolongent, qui, dans tout le diocèse où l'évêque a charge d'âmes, existent, vivent, agissent en son nom. L'évêque est le Pontife par excellence; c'est lui qui offre le sacrifice, qui donne la vie divine par les sacrements, qui est l'intermédiaire entre Dieu et une portion déterminée des hommes, aux lieu et place de Notre-Seigneur dont il est l'apôtre, le représentant, dont il a en lui les pouvoirs et la vie même. Cet évêque, qui a la plénitude du sacerdoce, le communique à ses prêtres, qui lui permettent d'exercer efficacement son action dans une certaine étendue de territoire.

Les prêtres du diocèse célèbrent le *sacrifice* en union avec leur évêque. Cette idée de la concélébration correspond à la liturgie. Quand les Papes créèrent les titres ou paroisses dans Rome, les prêtres, au lieu de concélébrer effectivement avec le Souverain Pontife, célébraient la messe à part, mais ils recevaient de la messe pontificale un *fermentum*, une hostie consacrée qu'ils mêlaient au précieux Sang : c'est l'origine de la *commixtio* d'une parcelle dans le calice (Mgr Duchesne). Ce mélange était nettement une affirmation de l'unité du sacrifice dans l'unité de l'Église. L'Eucharistie a toujours été le symbole et le lien efficace de l'unité : « *Tibi offerimus... una cum famulo tuo Papa nostro et Antistite nostro...* » Si dans les premiers temps les prêtres ont « concélébré » autour de l'évêque dans les liturgies solennelles des cathédrales, il en est encore de même aujourd'hui, malgré la distance qui sépare un petit desservant de campagne de l'église-mère. C'est toute l'Église qui sacrifie.

Pareillement, dans les fonctions du ministère, les prêtres, *cooperatores ordinis nostri*, comme dit le Pontifical, sont comme des vice-évêques. Ce point ne serait-il pas quelque peu oublié? On ne s'attache guère, semble-t-il, qu'aux effets individuels des sacrements, et non à leurs effets sociaux. Les sacrements donnent, rendent, augmentent la grâce sanctifiante en faisant participer à la vie de l'Église; et c'est par l'autorité des évêques que sont donnés les sacrements qui introduisent dans la sainteté de l'Église, dont le pouvoir épiscopal fait le lien visible d'unité.

« Il n'y a qu'un sacerdoce plénier, dit le Cardinal Mercier, le sacerdoce épiscopal. Les subalternes de la hiérarchie exercent une des fonctions du sacerdoce, subsidiairement, dans la mesure où l'évêque emploie leur ministère. C'est le cœur qui aspire à lui le sang veineux de toutes les profondeurs de l'organisme ; seul il refoule dans toutes les artères et artérioles le liquide rajeuni qui doit nourrir les tissus; ainsi l'épiscopat préside à la « vas-

cularisation » du sang du Christ dans l'Église; ainsi chaque évêque préside à la distribution des fonctions sacerdotales dans son église diocésaine. »

Les Pères recommandent cette liaison intime entre prêtres et évêque. Saint Ignace d'Antioche parle des prêtres unis à leur évêque comme les cordes à la lyre ; saint Cyprien définit l'église locale *plebs sacerdoti adunata* (tout le monde sait que *sacerdos*, jusqu'au V^e^ siècle du moins, signifie habituellement évêque, et non prêtre). L'unité est la note synthétique de l'Église; l'évêque est le lien de l'unité, les fidèles les éléments. Les prêtres ne seraient rien dans l'Église s'ils n'étaient le sacerdoce collectif de l'évêque.

Cette réalité profonde comporte une liaison dans le sens *vertical*, si l'on nous permet l'expression, entre le Pontife et ses délégués, dans un esprit de subordination non seulement administrative, mais filiale et vitale, puisqu'il s'agit de transmettre la vie de la grâce.

Elle implique aussi une liaison dans le sens *horizontal*, entre les membres de la famille diocésaine. Instruments de l'évêque, ils sont désappropriés de l'ambition personnelle et solidaires dans la convergence des efforts vers un même but accompli en commun : tels les Apôtres responsables en commun de l'évangélisation du monde. La collaboration dans l'œuvre liturgique, dans celle de la dispensation des sacrements et dans la vie spirituelle s'impose. Chacun n'agit pas à sa guise, en isolé, dans son petit enclos, mais en membre d'une équipe; mieux encore, d'un organisme vivant.

Pour rendre cette double liaison plus visible et plus durable, une institution extérieure est particulièrement efficace : tel fut le *presbyterium* ancien, telle est la vie commune sous les formes diverses qu'elle a pu revêtir.

En fait, l'idée de collectivité sacerdotale s'est un peu affaiblie pour des raisons historiques qui n'enlèvent rien à sa vérité. La dispersion des paroisses, où le prêtre paraît n'agir que de sa propre autorité, alors que primitivement

il agissait *collegialiter* avec son évêque et les autres prêtres; la diminution de l'esprit sacerdotal chez les évêques du moyen âge; le pas pris trop souvent dans l'organisation moderne par l'administration, au détriment de l'apostolat exercé directement par les évêques en collaboration avec leurs prêtres; autant de causes qui obscurcissent pour certains la véritable et fondamentale constitution de l'Église.

b) Ainsi, en ce qui concerne le culte et le ministère, l'union existe entre les prêtres et leur évêque. Une union semblable existe au point de vue de la *sanctification personnelle.*

Il est de doctrine commune, avons-nous constaté, que le sacerdoce exige la perfection. Comment le prêtre va-t-il l'acquérir? Par le sacerdoce lui-même et par l'effort personnel.

Dans sa brochure *Sacerdoce, perfection et vœux*, M. Lemaître le dit avec force, le sacerdoce procure la perfection : « Il faut admettre avec le cardinal Mercier que le prêtre, en assumant les responsabilités du sacerdoce, acquiert le droit de trouver dans celui-ci les secours nécessaires pour remplir parfaitement sa mission » (p. 27 ; citant *La vie intérieure*, p. 172). Ces secours, le prêtre les trouve en fait dans la grâce conférée par le sacrement et dans l'exercice de son sacerdoce.

Mais si le ministère ne peut pas s'exercer en dehors de l'unité du Corps Mystique, pour être source de perfection, le sacerdoce postule un cadre social qui permette à ceux qui ont à l'exercer d'atteindre ce but difficile : par la volonté du Christ, ce sera l'exercice du sacerdoce autour de l'évêque.

Constitué dans un état de perfection, l'évêque est docteur de perfection, source de perfection. En raison même de leur sacerdoce, ses prêtres viendront se mettre à son école. Il semble bien qu'il faille se dégager d'une conception purement juridique et administrative de l'épiscopat, que les vicissitudes de l'histoire ecclésiastique ont con-

tribué à introduire et à fixer. Il ne faudrait pas dire que l'évêque n'a sur le prêtre qu'un pouvoir de droit canonique : l'évêque, signe et moyen de l'unité ecclésiastique en dehors de laquelle il n'y a pas de salut et de vie surnaturelle, exerce sur son *presbyterium* une action sanctificatrice, par son pouvoir d'ordre, en les engendrant à la vie sacerdotale, et par son pouvoir de juridiction, en dirigeant toute leur activité.

L'évêque est Père en Dieu : dans le baptême, par lui-même ou ses délégués, il engendre les âmes à la vie surnaturelle, les faisant participer d'une manière initiale au sacerdoce du Christ. Par le sacrement de l'ordre, il élève à une participation beaucoup plus complète ceux qu'il a choisis pour être ses collaborateurs et pour leur confier une portion de sa paternité envers les fidèles qu'il sanctifiera par eux. Ainsi, l'évêque est établi *ad gignendos patres* (S. Épiphane).

Sa première préoccupation, dès lors, sera de sanctifier les prêtres; établi en état de perfection, il est *perfector* (S. Th., II^{a} II^{ae}, q. 184, a. 7). Par suite, ses prêtres sont en droit de compter sur lui pour leur travail de perfectionnement et de se mettre en toute sécurité à l'école de la perfection épiscopale.

Qu'en fait dans l'histoire il y ait eu de lamentables exemples d'évêques infidèles à leur sollicitude primordiale, là n'est pas la question. A l'époque actuelle, d'ailleurs, depuis la réforme inaugurée par le Concile de Trente, nous nous trouvons bien plus rapprochés de l'état normal qu'on ne le fut jamais peut-être : toute défiance, consciente ou non, serait profondément injuste. « Les saints prélats, disait Monsieur Olier, sont les instruments dont se sert Notre-Seigneur pour dispenser la vie à toutes les parties de son Église. C'est tout perdre que d'interrompre le cours naturel de la vertu qui découle du chef dans les membres. C'est laisser sans lumière, sans mouvement et sans énergie tout le clergé que de lui ôter la vie qu'il reçoit du prélat. La grâce qui ne viendra pas

par cet ordre naturel et divin n'animera jamais qu'à demi toutes les parties sacrées de l'Église » (dans la *Vie de Monsieur Olier* par M. Pourrat, p. 160).

En pratique, de même que par son grand séminaire un évêque peut former ses jeunes clercs, de même pour sanctifier ses prêtres il peut agir par un *presbyterium*, un cadre social approprié. Celui-ci a pu être plus ou moins détendu au cours des âges : aussi l'on s'explique que beaucoup de prêtres aient cherché dans des organisations religieuses ou dans des sociétés indépendantes de l'influence épiscopale le moyen de réaliser leurs désirs de perfection. Il n'en reste pas moins que normalement l'évêque a le moyen de faire participer ses prêtres à sa perfection propre et de continuer à exercer sur eux une très effective paternité. Tel a été de tout temps, tel est maintenant encore un des buts des sociétés de vie commune.

En résumé, le sacerdoce pris dans toute sa perfection apparaît avec un caractère éminemment social et collectif. Autour de l'évêque et en prolongation de lui, le culte et le ministère; autour de l'évêque et sous son influence sanctifiante, le travail de perfectionnement personnel, nécessité par la proximité du prêtre avec le Christ. Petit organisme individuel dans le Corps, le diocèse est le siège de cette double activité. Ainsi, comme naturellement, le sacerdoce pleinement vécu conduit à l'idée de la vie commune.

La vie commune a une *âme* : ce désir d'être prêtre jusqu'au bout, de vivre intensément le sacerdoce jusqu'où le pousseront les exigences de ses explicitations : l'effort constant vers la perfection personnelle et l'accomplissement des fonctions du culte et du ministère étant poursuivis en liaison intime avec l'évêque.

Mais l'âme ne suffit pas, il faut l'institution. Cette âme se crée ou du moins doit se créer son *corps* de pratiques et d'observances, son cadre social qui a pour but de rendre ces désirs tangibles et efficaces, de les maintenir, de les amener à leur surnaturelle fécondité. De ce point de vue, on pourrait définir la vie commune : l'institution

stable qui organise autour de l'évêque la collaboration dans les fonctions du sacerdoce et la collaboration dans la tendance à la perfection.

*
* *

Il y aurait lieu, sans doute, de voir quelles ont été les vicissitudes de l'organisation communautaire au cours des âges. L'Église légifère dans le concret à chaque génération : elle a pu, par suite du malheur des temps, accorder des tolérances de fait, au lieu d'imposer dans sa rigueur tout ce qui résulte des exigences intimes du sacerdoce. Mais il semble que l'on puisse dire que, par-delà les alternatives de relâchement et de réajustement du cadre social, la tendance profonde du sacerdoce n'en subsiste pas moins.

Communauté de Miramas (*B.-du-R.*).

H. DE GIBON.

Le mouvement de la vie spirituelle

Les directives spirituelles de l'Église

L'apostolat de la prière

Devant les pèlerins polonais le Pape évoquait récemment le triste état du monde : crise économique, crise morale, crise de la paix troublée et compromise par des antagonismes qui n'ont rien de fraternel. Devant ces maux, les hommes se révèlent impuissants. Et le Pasteur de l'Église universelle de nous rappeler à cette heure le grand devoir de la prière.

Jamais les peuples, disait-il, n'ont eu pareil besoin du secours divin, parce que les secours humains se sont révélés, et jusqu'à la dernière heure, impropres ou insuffisants à guérir ce grand malade qu'est le monde. Il faut donc prier et prier avec ferveur pour obtenir de Dieu ce secours qui nous est si nécessaire.

Voilà, ajoutait le Saint-Père, un sujet de grandes pensées, de sérieuses réflexions, mais aussi de grandes espérances et de confiance, si nous songeons que Dieu n'a fait qu'à la prière des promesses sans limites : « Demandez, et vous recevrez. » (*O. R.*, 20-X-33.)

Ce grand moyen d'action est à la portée de tous : ce moyen « très nécessaire » est « heureusement très facile ». « Personne ne peut dire : Je ne peux pas prier; tous le peuvent. » Si rien n'est plus facile, « rien aussi n'est plus puissant auprès de Dieu ». Aux pèlerins espagnols le Pape rappelait cette grande vérité en septembre dernier :

A la prière tout est donné, tout est promis. Rien d'ailleurs ne peut s'accomplir sans la grâce de Dieu : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire »; et la grâce, le secours divin, c'est précisément la prière qui nous les obtient. Cette prière doit être assidue, fervente. (*O. R.*, 24-IX-33.)

A d'autres pèlerins espagnols, quelques jours plus tard, le Souverain Pontife indiquait la meilleure manière de prier :

... Prier avec constance, avec soin, avec intelligence. Convertir en prière tous les actes de la vie quotidienne, des plus importants jusqu'aux moindres qui paraissent insignifiants : la joie et la douleur, le travail et les pratiques de piété. (*O. R.*, 27-IX-33.)

Par ces exhortations le Souverain Pontife nous rappelle la valeur primordiale de la prière. Nous avons une tendance à croire qu'elle est un moyen inférieur, bon pour de pauvres femmes ou des enfants, indigne des hommes d'action qui affrontent les œuvres et les luttes pour l'Église. N'oublions pas que l' « *Église répand la vertu de Dieu* par ses bénédictions, ses exorcismes, ses sacramentaux. Ce n'est point d'eau bénite, c'est du Sang du Christ qu'elle ne cesse d'asperger le monde. Et en répandant la vertu de Dieu, elle répand la joie, une joie divine, partout (1) ». Et cette vertu de Dieu répandue par l'Église, seules la reçoivent les âmes orantes, et seules ces âmes à leur tour la diffusent. Tant que l'action catholique ne sera pas établie sur la prière, elle sera sans consistance, morte, inopérante. Par la prière seulement l'âme chrétienne peut devenir, comme le demande l'Église, un « centre d'irradiation rédemptrice ». Par la prière seulement l'Année sainte portera tous ses fruits.

Action catholique et vie intérieure

Le fruit principal de l'Année sainte doit être un renouvellement de la vie spirituelle et une expansion de l'esprit surnaturel : telle est l'espérance de l'Église.

Le fruit de cette année sainte de la Rédemption ne peut être différent de celui que le Rédempteur lui-même se proposait : un renouvellement de la vie chrétienne, une intensification de cette vie, une plus grande activité, créatrice de vie divine : exactement ce qui se fait dans l'Action catholique, spécialement par ces saintes entreprises qui vont à collaborer à l'œuvre missionnaire. Et c'est la meilleure manière d'exprimer au Rédempteur notre gratitude pour l'immense bienfait de la vie chrétienne.

Nous n'avons pas le droit de garder pour nous ce bienfait. Il nous faut enfin rompre avec cette conception égoïste, indi-

(1) H. Clérissac, *Le mystère de l'Église*, Crès, p. 102.

vidualiste, de la vie intérieure : cette conception n'est pas chrétienne. Qu'on médite cet appel du Chef de l'Église :

Il faut, maintenant, par tous les moyens possibles faire participer à ce bienfait tant d'âmes qui en sont encore privées, moyennant l'apostolat de la parole, de la prière, de l'édification, de l'exemple vivant. Combien d'âmes, hélas! pour qui la vie chrétienne, avec tous ses trésors, est un livre fermé et peut-être inexploré — et pour des esprits qui sont parfaitement instruits de tant d'autres choses! Vérité effrayante!

Sans doute — et c'est vrai — la bonne foi supposée, les excuses de l'ignorance, ce sont là des pensées consolantes. Mais quelles tristes constatations faisait déjà l'apôtre Paul! Ne dit-il pas précisément de ces intelligences, qu'ayant connu un peu de tout dans la Création, elles ne surent pas voir le Créateur : *ita ut sint inexcusabiles*? Terrible parole.

Et puis il y a tant d'âmes qui ne découvrent *qu'un peu* de cette vie, qui n'en conservent que quelques éléments, mais si peu! tandis que le Rédempteur veut que les âmes non seulement aient la vie chrétienne, mais qu'elles l'aient toujours plus abondante. (*O.R.*, 14-IX-33.)

En face de ces besoins spirituels de la société chrétienne chacun doit comprendre son devoir d'apostolat. Le Souverain Pontife presse ardemment tous les fidèles de concourir à l'Action catholique. Tous peuvent et tous doivent aider l'Église à sauver le monde. On a trop oublié que l'œuvre de l'Église s'accomplit *par tous* ses membres, dans un ordre hiérarchique qui englobe et organise toutes les forces :

Tous ceux qui comprennent le prix des âmes, leur valeur, ce qu'est leur salut, doivent aider les ministres de Dieu. Quel champ magnifique ouvert à tout le laïcat, tant masculin que féminin : *unicuique mandavit Deus de proximo suo* : Dieu demande à chacun d'avoir soin de son prochain. L'Action catholique est donc ouverte à tous et doit se réaliser dans tous les sens, dans toutes les directions. Avant tout par la prière, l'apostolat de la parole, la vie exemplaire. (*O.R.*, 24-IX-1933.)

On remarquera combien le Pape insiste sur l'*aspect intérieur*, pourrait-on dire, de l'Action catholique. Il parle très peu d'œuvres, d'organisations, de vastes entreprises sur le terrain social ou civique. La prière, le rayonnement d'une mentalité chrétienne, d'une vie exemplaire, ces thèmes reviennent toujours dans sa pensée. Il nous rappelle sans cesse

cette primordiale nécessité d'une vie intérieure vraie, sans quoi toute action extérieure échoue :

L'action est le signe de la vie, de cette vie apportée par Dieu au monde, acquise par le sacrifice de son Précieux Sang. S'il n'y a pas d'action, pas de mouvement, pas d'activité, ou bien c'est la mort, ou bien l'on mène une vie vaine, somnolente, engourdie, inutilisée. De sorte que l'Action catholique est le signe et l'efficience, la mesure même de la vie. (*O. R.*, 24-IX-1933.)

On voit où mènent ces observations : aux sources mêmes de l'Action catholique, l'étude, la prière, surtout liturgique, l'oraison, la vie intérieure, mais une vie intérieure ouverte, toute tournée vers l'œuvre splendide du Christ dans le monde, et prête à tous les dévouements possibles sur le terrain des réalisations.

Le IIIe an des jeunes prêtres

Cette primauté de la vie intérieure, S. Ém. le Cardinal Verdier l'a mise récemment dans un singulier relief. Il s'agit d'une heureuse initiative, destinée à renouveler l'esprit sacerdotal des jeunes apôtres, ce qu'on a déjà nommé leur « IIIe an ». Son but essentiel est ainsi précisé :

Séparer nos jeunes prêtres pendant plusieurs semaines, les placer dans une atmosphère de recueillement et de prière, et après leur avoir demandé, sept jours durant, les exercices de la retraite spirituelle, appeler successivement auprès d'eux les compétences intellectuelles les plus reconnues, tel est le cadre que nous avons fait pendant tout le mois de septembre à leur vie. C'est un peu du séminaire qu'on leur a rendu. Les journées étaient admirablement remplies, et chacune d'elles était confiée à un *seul professeur*. (*Sem. Rel. de Paris*, 7-X-33) (1).

(1) Voici le programme traité cette année : R. P. Brouillard, S. J., *Théologie morale et crise actuelle des consciences*; M. le chanoine Masure, *L'apologétique du signe et la théologie de la foi*; M. Ét. Gilson, *La philosophie chrétienne et les courants philosophiques du temps présent*; R. P. Pinard de la Boullaye, S. J., *Des analogies entre les religions*; R. P. de la Brière, S. J., *La participation de l'Église au mouvement international*; R. P. Desbuquois, S. J., *Autour du conflit entre personne et société pour la sauvegarde du caractère personnel de l'homme*; M. l'abbé Lallemant, *La sociologie chrétienne en face des systèmes sociologiques contemporains*; R. P. Datin, *Principes pédagogiques d'éducation familiale*; R. P. Fillère, S. M., *Les données actuelles de la pédagogie*; R. P. Brillet, *L'Écriture sainte et la piété sacerdotale*.

L'appauvrissement spirituel et intellectuel qui menacent le jeune prêtre — « un homme mangé », disait le P. Chevrier — ont inspiré cette institution, qui doit porter des fruits immenses. Il est beau de se donner « tout entier en nourriture aux âmes; à ces « dévouements », à cette « immolation », écrit le Cardinal,

nous devons la belle jeunesse chrétienne qui monte et le renouveau religieux de notre pays. Mais... les jeunes apôtres ont dû bien vite constater les deux graves dangers qui les guettent. Et d'abord une telle vie leur rend bien difficiles et à certaines heures presque impossibles l'alimentation de leur vie intérieure et cette étude ordonnée sans laquelle il n'y a pas de vraie culture [...].

D'autre part, l'expérience leur apprend que nos œuvres, pour être vraiment fécondes, ne doivent pas se borner à la préservation de nos enfants, à un sport hygiénique, pas même à un dressage disciplinaire et à quelques exercices intermittents de piété.

Elles doivent surtout donner, de façon d'ailleurs très appropriée, des *convictions* qui répondent aux besoins éternels et actuels de ces jeunes âmes. Ici, comme en toutes choses, l'œuvre du Christ est avant tout une œuvre de *lumière*.

Et cette œuvre est d'autant plus nécessaire qu'on découvre aisément dans l'âme des jeunes enfants l'écho des enseignements reçus aux lycées, dans les écoles normales et dans les écoles primaires, sur la philosophie générale, sur l'origine et la valeur des religions, sur la sociologie, l'histoire, l'économie politique [...]. Et comment rétablir la vérité dans ces intelligences si on ne connaît pas les données et la solution de ces problèmes? (*Ibid.*)

Les Semaines d'études instituées par le Cardinal, si on les fréquentait sans plus, ne sauraient suffire à combler cette double lacune. Elles tendent à créer un « esprit », une « orientation totale » de la vie, à susciter un enthousiasme, une conviction sacerdotale. « Ce qui importe, écrit Son Éminence, c'est que ces jeunes soient vraiment *épris* de leur piété et de leurs études. Il faut qu'ils en aient la passion. » A ce point de vue, l'expérience faite cette année est concluante :

Dieu a visiblement béni ce premier essai. Le bonheur de ces jeunes prêtres, leur recueillement, leur piété si édifiante, leur avidité de lumière, cette charmante simplicité que ce nouveau Séminaire semblait leur avoir redonnée, ont vivement frappé tous ceux, directeurs, conférenciers ou visiteurs, qui furent les témoins de leur vie [...]. Le gain intellectuel et moral que ces jeunes prêtres empor-

tèrent avec eux est considérable, et c'est avec un véritable enthousiasme, je tiens à le dire, qu'à l'heure de la séparation ils disaient en termes émouvants et leur joie et leur gratitude (*Ibid.*).

Quarante-quatre jeunes prêtres, *volontaires*, ont assisté cette année à ces Semaines d'études organisées à Mours. Ils auraient été bien plus nombreux si l'on avait admis tous les volontaires : les vicaires chargés des œuvres et ayant déjà quatre ans de ministère ont pu seuls y participer. Il est à souhaiter que cet inestimable bienfait soit étendu le plus possible à tous les prêtres. L'exemple donné à Paris sera médité et suivi. De cette institution nouvelle peuvent sortir également un esprit nouveau, des méthodes nouvelles de culture sacerdotale personnelle et d'apostolat. Les journées sacerdotales, qui entrent de plus en plus dans les mœurs de notre clergé, pourraient adopter cette formule qui s'avère si féconde. C'est le vœu discret du Cardinal : « Cette expérience nous a paru décisive, écrit-il en terminant. Pourquoi nos réunions sacerdotales ne seraient-elles pas plus souvent présidées et vivifiées par l'un de ces hommes éminents que Paris possède en si grand nombre ? » Ce souhait n'est-il pas déjà une promesse ?

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

A l'U. T. O.

Le mot d'ordre pour cette année

Consigne d'union

Les hommes qui sont revêtus du véritable caractère sacerdotal aiment à appeler *socerdoce* la mission des éducateurs, même laïques. Ceux d'entre nous qui savent jusqu'où peut rayonner leur action, qui parfois sont effrayés des répercussions d'un simple mot dans une âme d'enfant, et dont c'est devenu la seconde nature que de juger toute chose du point de vue de l'éducateur, ceux-là ne s'étonnent pas de la part qui leur est ainsi reconnue dans l'enfantement spirituel des âmes. Le fardeau ne leur est pas lourd : ce n'est pas eux qui en sont chargés, il dépasserait leurs forces. Eux, ils ont la

joie. Ils sont pris dans une grande œuvre, celle que le Christ a assumée lorsqu'il regarda la foule désemparée et se fit son Pasteur. Pasteur d'un trop grand troupeau, qui tend sans cesse à s'égailler... A notre tour nous avons eu pitié de notre Pasteur débordé; lorsqu'il a jeté les yeux sur celui-ci, celle-là, dans le troupeau, pour qu'on vienne lui prêter la main, il n'y a eu pour ces appelés que la joie de l'avoir été. La crainte de ne pas réussir ? qui s'imaginerait pouvoir ce que le Christ lui-même ne peut pas : tirer toute la foule dans les droits chemins ? l'on sait bien qu'on y est inutile, que le bon Dieu a bien plus besoin de notre amour que de notre aide. Mais nous n'avons qu'un moyen de traduire notre amour, c'est de dire : « Je vais vous aider. »

Et nous n'avons qu'un moyen de l'aider, lui, le Tout-Puissant, c'est de nous aider les uns les autres. Nous faisons la chaîne. Nous faisons le lien entre le Christ et cette foule dont nous sortons, d'où nous sommes, qui nous reconnaît comme siens, dont bien peu de chose, en apparence, nous distingue : n'avons-nous pas les mêmes habitudes de vie, les mêmes besoins, le même langage, les mêmes lectures, les mêmes soucis, en tout ce qui est moralement libre ? besoins et soucis auxquels ne peut qu'ajouter notre qualité de chrétiens cent pour cent, car nous nous refusons à ce que rien d'humain nous reste étranger. Les soucis que nous ne partageons pas en fait, nous les comprenons, nous les vivons par sympathie.

Cette large ouverture sur le monde dangereux serait notre faiblesse et notre piège, si nous étions des isolés. Le Christ ne l'a pas voulu. Son testament spirituel a été un conseil, une volonté d'unité. Même le plus doué, le plus original et le plus fort de ses serviteurs, il le veut uni aux autres. Il ne répond pas du salut de qui s'imaginerait faire le bien tout seul. Il se désintéresse de cette action présomptueuse, il la rend vaine. Mais du plus petit il agrée les services, si ce petit s'inclut dans la chaîne. Et c'est ainsi que l'Église l'a compris. Elle est l'assemblée des Enfants de Lumière qui, comme on sait, sont bien moins habiles, adroits, ingénieux, on peut souvent dire bien moins intelligents que les enfants des ténèbres. Elle confère les plus hautes fonctions, celles d'absoudre, de prêcher... à de pauvres gens qui seraient restés bien incapables de se creuser une place dans les affaires de ce monde. Elle confie des charges écrasantes à des hommes faibles... Or, les âmes sont sanctifiées sans déception, la doc-

trine est professée sans trahison, les hommes faibles ne plient pas et les charges se transmettent intactes. Et, par le moyen d'un petit nombre de natures d'élite et d'un très grand nombre de natures moyennes ou moindres, l'Église subsiste, grandit, se consolide de siècle en siècle, et fait échec aux formidables machines de guerre manœuvrées par ses ennemis pleins d'astuce.

La grâce de Dieu fait tout..., dira-t-on. Oui, sans doute ; mais non pas par des expédients miraculeux sans cesse prêts à rétablir la stabilité compromise : par une consigne qu'elle nous aide à tenir — c'est là le vrai miracle, pour qui connaît un peu l'homme — depuis dix-neuf cents ans. Une consigne d'union.

Physionomie de l'U.T.O.

Union... Quand ce mot s'inscrit au fronton d'un groupement catholique, on doit s'approcher et étudier ; que ce mot exprime une réalité, nous voilà confiants : il est bien dans la ligne qu'a voulue le Christ.

L'U.T.O. l'arbore. U.T.O., Union des Trois Ordres de l'enseignement libre. Le mot recouvre-t-il une réalité ? Pour en juger, rien ne vaut comme de vivre pendant quatre jours *dans* l'U.T.O.

C'est ce qu'on fait à Cambrai, tous les ans, en septembre, au cours d'une Session pédagogique qui cette année réunit environ deux cent cinquante membres, ecclésiastiques et laïques, de l'enseignement libre.

Le but de ces quelques pages n'est pas de donner une figure complète de la dernière session. Le Bulletin de l'U.T.O. le fait dans ses numéros d'octobre et de novembre (1). Je voudrais seulement dire, si je le puis, quelle impression d'union on retire de telles journées. A quoi cela tient-il ? L'observateur du dehors ne saurait le définir. Nous travaillons ensemble, mangeons ensemble, suivons ensemble les conférences d'intérêt général; nous ne nous disputons pas, et nous avons l'air satisfaits d'être là. Je crois qu'on pourrait en dire autant d'autres congrès qui n'oseraient cependant pas se mettre sous le signe de l'union, sinon par besoin d'une étiquette commode dont il ne faudrait pas presser le sens. A

(1) Revue Pédagogique de l'U.T.O., 2, rue du Grand-Séminaire, Cambrai.

quoi donc cela tient-il ? L'observateur du dehors qui noterait que tous, je crois, commencent la journée par la messe et la communion, approcherait davantage de la note juste. Pourrait-il ne pas remarquer l'entrain communicatif, si spontané, de son président-fondateur, P. Deffontaines ? Mais l'observateur du dehors ne serait pas sensible, comme il le faudrait pour comprendre, à ces impondérables tout-puissants qui sont : la joie intérieure, l'humilité d'esprit, l'amour fraternel « universel », je veux dire qui aime, non pas à cause des affinités naturelles, mais parce que l'amour est dans le cœur et tend à se répandre.

Il y avait là des hommes et des femmes de grande valeur et de puissante originalité ; il y avait aussi beaucoup de débutants ; l'U.T.O. avoue sa sympathie pour la pédagogie active, du moins celle que la doctrine catholique peut admettre, or un certain nombre de ses membres sont des traditionalistes, encore plus qu'ils ne le croient eux-mêmes ; on y voit des audacieux et des très prudents ; des esprits *forts*, dans le sens fort de ce mot, et des esprits seulement charmants ; la géométrie et la finesse ; l'artiste — ou l'apôtre... — presque bohème par son insouciance des possibilités matérielles, et l'homme pondéré, qui s'assied avant de bâtir sa tour. Or, chacun comprend tous les autres. Il n'admet pas toujours, mais il sait dégager, de ce qui en autrui contredit ce qu'il croit la juste mesure, il sait dégager la semence féconde; et il admet tout de même que celui qui ne juge pas comme lui travaille avec lui. Cela est admirable. Il faut qu'un courant psychique circule entre ces êtres si dissemblables pour qu'un tel phénomène puisse se produire. Quel courant ? Ceci, je crois, qui est sans doute de l'ordre de la grâce, mais auquel beaucoup d'humain — du meilleur — se mêle : on a vu le Christ en danger.

La tâche qui s'impose

Le Christ est en danger. Sans doute nous avons la Foi et l'Espérance; mais comme celui qui sait que la Foi opère les miracles pour justifier l'Espérance.

Le peuple s'écarte. L'anarchie morale l'entame.

Les élites intellectuelles non catholiques se rapprochent, mais comme des naufragés nagent vers une bouée; ce ne sont pas elles qui peuvent tenir le gouvernail.

Parmi les catholiques, beaucoup branlent la tête comme

des vieillards; leur sève est trop refroidie pour qu'on puisse espérer sauver par eux le Christ dans les âmes. Parfois ils alourdissent, au lieu d'alléger...

Le Christ est en danger. Donc, à la rescousse, toutes les âmes de bonne volonté. Les nuances de l'intelligence et du caractère n'ont plus aucune importance, tout peut servir. Il suffit d'avoir senti le danger et d'entrer dans la chaîne.

Il y en a qui sont désignés pour commander la manœuvre. Un Mgr Dutoit, qui ouvrit la Session, un Mgr Chollet, qui la clôtura, un Chanoine Richaud, secrétaire général du Comité National de l'Enseignement libre (A.C.F.), qui dans son discours magnifique : « Vers la Synthèse », nous parla d'une collaboration si large que toutes nos timidités ou nos rancunes ou nos incompréhensions passées doivent se taire — je ne nomme que ceux-là — ont en main les leviers de commande. Ils ont pu sentir l'unanimité du sentiment qui les reliait à leur auditoire. Qu'ils sentent maintenant la convergence de nos efforts.

Nous n'avons plus le droit de soutenir nos idées personnelles si elles se trouvent en contradiction avec celles de ces chefs reconnus et applaudis. Par exemple : nécessité d'adapter les méthodes pédagogiques aux conditions sociales et psychologiques actuelles, obligation de s'informer des techniques nouvelles ; la marge reste large de ce qui demeure libre ; au moins ceux qui s'y sont montrés enclins jusqu'à présent doivent-ils cesser d'entraver le désir de renouvellement de leurs co-équipiers. Nous n'avons plus le droit de tourner un visage amer vers les pouvoirs publics qui, s'ils nous voyaient bonne figure, ne sentiraient plus tant cette espèce de fausse honte à faire machine arrière qu'éprouvent malgré eux, lorsqu'ils s'aperçoivent être allés trop loin, bien des humbles chrétiens eux-mêmes; pouvons-nous reprocher un sentiment si naturel à des gens qui ne font pas profession des vertus spécifiquement chrétiennes ? Nous n'avons plus le droit de refuser de participer à une œuvre bonne qui s'accomplit sous un signe différent du nôtre, si elle est bonne quoique insuffisante ; le chanoine Richaud insiste, en passant, sur les relations fréquentes à provoquer avec l'enseignement technique, si important, ne serait-ce que par le nombre de ceux qu'il atteint. Nous n'avons pas le droit de nous retrancher derrière nos barrières de principes et d'habitudes. Adaptation, collaboration, les plus larges horizons ne doivent pas nous effrayer.

Terrains d'entente

Sur quel terrain rencontrer nos « collaborateurs » de tout ordre, lorsqu'ils ne sont pas chrétiens ? Non certes sur celui de leurs fausses doctrines. N'en serait-il d'autres ? « Quand les professeurs de l'enseignement public et ceux de l'enseignement privé auront mieux aperçu ce qui peut les rapprocher, qu'il s'agisse de petits procédés pratiques ou d'un souci ultime de la prospérité sociale et nationale, nous serons plus près de voir, suivant le désir de beaucoup, l'enseignement libre à côté de l'enseignement officiel s'intégrer dans l'éducation nationale, et certaines de nos écoles agréées du gouvernement (1). »

Oui, on pourra, avec de la volonté d'union, apercevoir bien des points de contact; mais il en est un qu'il n'y a pas besoin de chercher : « Plaçons toutes nos revendications sur le terrain familial, et, en France, nous aurons quelque chance de trouver un écho dans tous les cœurs (1). »

Les premiers que nous rencontrons sur ce terrain sont évidemment les parents; pouvons-nous dire que, même parmi les plus fidèles clients de l'enseignement chrétien, il n'est que des chrétiens ? « Alors, pour être entendu d'eux, faisons appel à leur sens familial et, pour une partie, nous aurons été compris explicitement; pour l'autre, peut-être implicitement (1). » Et, à partir de là, cherchons, de bonne foi, leur collaboration : « Non seulement associations de parents, mais réunions d'éducation familiale : intéresser les parents à la marche de l'école, à ses intérêts et à sa prospérité matérielle, oui, mais aussi et d'abord à la marche de leurs enfants à l'école, et les amener à ce que le mouvement imprimé à la maison ne soit pas opposé à celui qui est imprimé par les maîtres (1). »

Celui qui sait par lui-même ce que c'est que de faire marcher une maison d'éducation, peut-être branle la tête à ces conseils : « Moins les parents s'en mêlent, mieux cela va. »

Hélas ! en un sens c'est souvent vrai. Les règlements sont mieux observés, surtout dans les internats, les traditions

(1) Chanoine Richaud. La Conférence du Chanoine Richaud est publiée intégralement dans le numéro de novembre de la *Revue des Jeunes.*

plus fidèlement respectées, et l'unité des successives générations d'élèves mieux sauvegardée.

Mais l'on oublie que les enfants ne sont pas que des élèves, et qu'ils sont moins faits pour leur maison d'éducation que cette maison pour eux. Refuser de laisser participer à son gouvernement, ne serait-ce que par voie de conseils donnés ou reçus, de suggestions, de moins encore, ceux qui y auraient le plus vital et le plus naturel intérêt, c'est protéger sa propre tranquillité et esquiver bien des difficultés, sans doute ; mais est-ce créer dans les jeunes âmes une œuvre adaptée, acceptée, par suite solide, capable de se poursuivre dans le milieu familial, par suite durable ? Entre l'apparence actuelle d'une bonne éducation et une bonne éducation véritable, l'autocrate a choisi, hélas ! Qu'est-ce qui le convaincra d'avoir mal choisi ?

La parole des chefs. Une consigne comme celle que les membres de l'U.T.O. ont reçue et acceptée, quoi qu'il doive leur en coûter : il faut s'adapter, et collaborer ; s'adapter à son temps, aux besoins actuels de l'éducation, aux conditions des milieux familiaux; collaborer même avec ceux que nous n'avons pas à imiter; collaborer avec tout le monde. Sauf avec le diable, sans doute. « Tout le monde » n'est pas si difficile qu'on croit; « tout le monde » accepte une collaboration offerte avec adresse et opportunité ; tout le monde... sauf ceux qui ont vendu leur âme au diable ; et, Dieu merci ! ceux-là ne sont pas la majorité chez nous !

Si nous allions au fond des choses, je crois que la difficulté que certains éprouvent à offrir ou accepter une collaboration vient de ce qu'on transforme trop souvent les questions de faits en questions de personnes, et les questions de personnes en questions de principes. Si je me permettais de faire de la morale ici, ce qui évidemment de ma part serait peu séant, je demanderais si l'orgueil n'est pas l'alpha et l'oméga de nos dissentiments, disons même : de nos divergences. Mais je ne fais pas de morale; je ne m'occupe que du pratique. Le fait, voilà qui est pratique, limité, à notre petite mesure.

De quoi s'agit-il ? demandait Foch au début de tout entretien. De quoi s'agit-il, dans les questions que les éducateurs ont le plus souvent à débattre ? Il s'agit d'un enfant qui éprouve telle, telle difficulté; tel, tel besoin qu'il s'agit d'abord de préciser. Il s'agit d'un groupe qui poursuit tel but ; qui est ou n'est pas outillé pour l'atteindre. De quoi s'agit-

il ? Il s'agit d'une organisation matérielle servant de base à une organisation didactique; il s'agit d'un règlement à faire plier à une circonstance; il s'agit d'une somme à trouver, de professeurs à recruter ou à former, d'une compétence à mettre à sa place, de mille choses qui sont des réalités de faits, souvent bien humbles.

La plupart des ouvriers de la grande œuvre d'éducation n'ont pas d'autres problèmes à résoudre; les directives générales leur viennent de plus haut. Alors, qu'ils les posent avec simplicité, ces problèmes de faits, entre eux et devant ceux qui les peuvent comprendre et aider; qu'ils ne les compliquent pas de questions de concurrences, l'émulation seule étant féconde. Quand on se tient modestement sur le terrain, plat peut-être, mais sûr, du bon sens, l'unanimité se fait si facilement entre gens de bonne volonté !

Terrain plat ? Il n'y a que sur les sommets qu'on découvre de plus larges horizons qu'en terrain plat. Or on nous dit d'être larges. Plaine ou montagne, d'ailleurs, qu'importe, si la vérité éclaire ? La vérité n'est ni plate, ni basse, ni petite; elle est lumineuse. Ce n'est jamais une petite chose que de la faire jaillir. La désunion obscurcit et complique toutes les questions. Mais se détacher de soi, se mettre à la place d'autrui pour voir les choses comme il les peut voir, c'est ensuite se retrouver avec une richesse de plus, qui est un esprit de synthèse et une tout évangélique vertu d'union. Et si autrui ne sait pas s'enrichir de cette manière ni pratiquer cette vertu, c'est tant pis pour lui seulement. Toutefois, qui sait s'il n'y viendra pas ? Il faut bien que quelqu'un commence.

Marie Fargues.

Pour la lecture spirituelle

Pour la formation chrétienne des enfants

L'éveil du sentiment religieux (1)

L'importance des premiers actes de nos facultés est souvent décisive. Très jeune l'enfant devient ce qu'il sera toujours, et lorsque, un peu dégagé de l'empire apparemment absolu des impressions sensibles, il posera le premier acte vraiment attribuable à sa personnalité d'homme, cet acte (charité ou péché mortel, enseigne saint Thomas) entraînera l'ensemble de ses tendances affectives vers le don ou vers le refus, vers la gloire ou vers la réprobation. Il importe donc bien aux mamans de savoir préparer du plus loin et du mieux possible cette éclosion mystérieuse de la vie morale, en sorte que la liberté de l'enfant, suffisamment sollicitée et appuyée, ait toute facilité pour s'engager résolument dans la voie de l'amour de Dieu.

C'est de cette première éducation des facultés de l'enfant en vue de son libre épanouissement en Dieu, que traite Mme Fargues dans le petit livre qui nous occupe. L'auteur nous y intéresse, avec sa netteté et sa précision coutumières, au développement spirituel de l'enfant dès avant sa naissance jusqu'à ses premières communions et ses premières lectures pieuses. Elle ne prétend pas faire œuvre de théologie, ni même, pour n'effaroucher personne, de pédagogie savante. Le plan de l'ouvrage et sa distribution en petits chapitres alertes et nombreux nous avertissent assez qu'il ne vise qu'à stimuler l'esprit de foi et le bon sens des mamans, à éveiller en leur cœur de saintes et généreuses ambitions, tout en les guidant et pressant vers la pratique immédiate. Il a vraiment ce qu'il faut pour réaliser ce beau programme, et l'on doit

(1) Édition *Mariage et Famille*, 86, rue de Gergovie, Paris-XIV^{e}.

souhaiter que beaucoup de jeunes ou de futures mères, non seulement lisent ce petit livre, mais le méditent longuement, page par page, devant Dieu.

Ce n'est pas, d'ailleurs, qu'il faille nécessairement et sur tous les points adopter pleinement les manières de voir de l'auteur. En ce domaine il y a peu d'absolu et l'on y a moins à recevoir telles quelles des idées toutes faites qu'à former loyalement ses propres convictions en fonction de son tempérament, de sa culture et des circonstances. Il suffit à ce vif et lumineux « Éveil » d'exciter à réfléchir et de ranimer des consciences que la routine ou l'ambiance engourdissait.

Pour ma part, j'aurais souhaité que l'auteur se crût permis de mettre, dès l'abord et souvent, plus en évidence le rôle maternel du Saint-Esprit dans le premier développement de la vie surnaturelle. Il serait beau que les mamans ne le méconnaissent pas tout à fait et songent à y adapter leur rôle propre (1) avec un amour qui ne se prêtera jamais trop aux affinements et rectifications de la charité. Cette considération générale eût pu donner une allure un peu différente à certaines parties de l'ouvrage et eût pénétré l'ensemble d'une tendresse plus libre et plus confiante, d'une atmosphère plus chaude et plus riche.

J'aurais aimé, de même, que le rôle et la valeur éducative (au sens chrétien du mot) de la dévotion à Marie fussent mieux indiqués.

Dans les détails il eût été bon, me semble-t-il, d'ajouter quelques indications proscriptives et prescriptives sur le rôle possible de la musique et surtout du chant, du chant de la mère, dans cet éveil d'un sentiment, le plus profond de tous; sur le rôle des premières impressions visuelles de caractère esthétique et, plus tard, du dessin; d'insister davantage sur les jeux, qui, dans la vie sentimentale de l'enfant, tiennent une place de première importance (2); sur les premières ini-

(1) Cf. Encyclique sur l'éducation chrétienne : « *La fin propre et immédiate* de l'éducation chrétienne est de *coopérer* à l'action de la grâce divine dans la formation du véritable et parfait chrétien. »

(2) Il est vrai que, dans la même petite collection de l'A. M. C., M. l'abbé Lemarié avait précédemment consacré une brochure de 100 pages à ce sujet. Mme Fargues a écrit aussi, depuis, de très bonnes choses sur les jeux religieux, dans le *Bulletin Paroissial Liturgique*.

tiations à la vie liturgique (aux mœurs, aux manières, au véritable esprit de la grande et merveilleuse famille du petit baptisé : l'Église); et, enfin, sur les principes d'ordre pédagogique qui doivent guider le choix des premiers livres. Ces observations, d'ailleurs, sont beaucoup moins des critiques que des marques de particulière estime, car je n'ai trouvé encore dans aucun autre ouvrage similaire ce qui m'eût paru digne de venir compléter celui-ci.

Jésus et Petit Pierre (1)

Ce petit volume fait partie de la collection où Mme Fargues reprend et complète ses « Choses divines et petits enfants ». A force de cœur, de piété et de talent, l'auteur a tenu là cette gageure, condamnée d'avance par les pédagogues de métier, d'écrire, pour des enfants de 8 ans, un livre de pure édification qu'ils liront avec joie et profit. On oublie trop que les premières années des enfants sont l'époque de prédilection de la vie spirituelle, à tel point que le Saint-Esprit nous oblige à redevenir enfants nous-mêmes si nous voulons qu'il puisse faire en nous son œuvre (2). Il est plus facile à notre orgueil et à notre paresse d'esprit de rabrouer et d'injurier les enfants que de les supposer capables d'une certaine vie spirituelle et de les y engager avec délicatesse. Mme Fargues n'hésite pas; elle lance son petit monde en pleine mystique. Oh ! une mystique pas compliquée, pas farouche, et bien authentiquement chrétienne : celle qui consiste essentiellement, comme l'enseigne sainte Thérèse (3), « à se tenir dans la compagnie du Sauveur ». Le héros de cette innocente histoire est un petit bonhomme comme on en voit partout : « Il a un peu plus de huit ans. Il n'est pas très grand : cependant, il peut tirer seul la sonnette de la porte d'entrée... Il lui manque deux dents par devant... Il porte des chaussettes de laine que sa grand'mère tricote, de bonnes grosses chaus-

(1) Éditions Publiroc, Marseille, 5 fr. et 7 fr. 50.
(2) S. Matthieu, XVIII, 3.
(3) « *Vie écrite par elle-même.* » Éd. de la Vie Spirituelle, p. 191. Cf. les chapitres XI et XII.

sures bien garnies de clous, une casquette un peu cassée, et, l'hiver, pour aller à l'école, une pèlerine en molleton. »

Sa vie est désespérément simple; il ne lui arrive rien : « Une fois, la rougeole; une autre fois, une bronchite; une autre fois, une sévère punition du maître, et, une autre fois, un voyage en bateau jusqu'à Suresnes. C'est tout, je crois. Cela ne vaut pas la peine qu'on se mette à le raconter.

« Mais les anges ont vu bien d'autres choses que la rougeole... » Et c'est de ce qu'ont pu voir les anges, de la vie intérieure de ce bambin si banal, qu'il sera uniquement question en ces 96 pages, toutes, cependant, plus attachantes l'une que l'autre. La seule particularité de petit Pierre, c'est qu' « il dit qu'il est le petit frère de Jésus » et que « c'est tout à fait vrai ». Chacun de nos petits baptisés pourrait et devrait en dire autant. Et ce serait aussi tout à fait vrai. Mais les enfants ne sont à l'aise que dans le merveilleux. Ceux qui sont nés seulement de la volonté de la chair se passionnent aux récits où la nature suspend volontiers ses lois pour se plier à leurs désirs ou enchanter leur fantaisie. Ceux qui sont nés de Dieu se plairont, selon l'instinct de leur nouvelle race, à un merveilleux qui soulèvera le voile trop impénétrable du monde surnaturel et amènera les saints, les anges et Jésus lui-même à venir converser et jouer avec eux. Donc petit Pierre sera souvent en relations directes avec Jésus. Tous deux se parlent familièrement : petit Pierre à sa façon, qui est très franche et très drôle; Jésus à la sienne, qui est très douce et très délicate, très ferme aussi. Courts dialogues merveilleux de spontanéité et de finesse où Jésus, très habilement, avec son charme irrésistible, enseigne à son petit frère les choses les plus graves et les plus sublimes. Et petit Pierre, sans effort, comprend; il ne peut pas ne pas comprendre. A l'occasion d'une retraite de sa sœur, d'un dessin qu'il fait, d'une mauvaise humeur de papa, d'une figure barbouillée (la sienne), d'une prière dite « avec distractions », de l'approche de Noël ou de la fête des Rois, d'un premier apprentissage des fonctions d'enfant de chœur, d'un anniversaire, de la mort d'une petite voisine, il reçoit goutte à goutte, à l'intime de son léger mais bon petit cœur, toute une rosée fécondante de ces vérités célestes indispensables que les sermons n'osent souvent pas dire ou font passer par-dessus les têtes.

Nul doute que ce charmant petit livre — d'ailleurs d'une belle présentation typographique et égayé de place en place

par de grands dessins bien à l'aise et d'un trait pur — ne soit beaucoup aimé des meilleurs de nos enfants et qu'il les aide à grandir devant Dieu et devant les hommes en grâce et en vérité.

La petite Anne de Guigné (1)

Ici, la tâche entreprise par Mme Fargues était plus belle encore : écrire, pour l'édification de jeunes enfants, la vie d'une petite fille toute proche de nous, qui, en dix années d'existence, est devenue une sainte. Mais les difficultés à affronter étaient redoutables. C'est une histoire vraie, sans doute, et vraiment édifiante, mais une si pauvre histoire ! tout unie, sans aventures, sans merveilleux féerique ! A la petite Anne non plus il n'est rien arrivé, elle n'a pas même fait un miracle ! Pourtant, séduite jusqu'à la passion par son sujet, Mme Fargues en est venue à écrire bout à bout un livre de 280 pages. 280 pages ? Hé ! le moyen d'en rien retirer ! Tout y est si charmant, si humainement vrai et si divin à la fois ! Pour mieux assurer le profit spirituel de l'œuvre et écrire selon le vrai caractère de son talent, au lieu d'un récit coulant, que l'on aurait pu préférer à certains égards, Mme Fargues nous offre un abondant choix d'anecdotes délicieuses, de la longueur que supportent d'un trait des enfants de 8 à 10 ans, faites pour être lues séparément, mais groupées cependant en un ordre très habile, que viennent rythmer de petits dialogues entre lecteurs pour marquer les étapes et inviter les enfants à faire des bouquets spirituels. La réussite est parfaite. Le caractère concret et singulièrement vivant de ces petits récits, leur ingénieuse variété, le choix alléchant des titres, les changements de typographie, l'intérêt documentaire des illustrations : photographies de la maison et du pays de « Nénette » ou de Nénette elle-même, ses dessins, ses devoirs d'école, ses notes spirituelles, etc., et, parmi tout cela, les mille impondérables par quoi se communique à chaque instant jusqu'au vif de l'âme l'amour ardent avec lequel il a été écrit, rendent ce livre captivant d'un bout à l'autre. Sans doute la délicatesse et la vivacité de sentiment qu'il exige pour être parfaitement compris le recommandent surtout à une élite, d'ailleurs assez nombreuse, en qui, normalement,

(1) Éditions du Cerf, Juvisy.

il doit faire des merveilles. Mais pour les autres, de courtes lectures publiques faites au catéchisme, « au patro », entre deux sermons de retraite, ou mieux encore à l'école, ne peuvent manquer d'émouvoir même les plus épais et de laisser des traces salutaires. J'en ai fait moi-même plusieurs fois l'expérience.

Il faut ajouter que ce livre pour enfants n'est pas sans profit pour leurs parents et éducateurs aussi. Car c'est un véritable document d'une valeur objective très sérieuse. L'auteur, mise en goût par le beau livre du P. Lajeunie (1), voulut aller elle-même aux sources les plus sûres. Elle consulta la maman de la petite Anne et les personnes de son entourage, témoins attentifs et scrupuleux pour qui la sainte enfant, qui ne sut jamais mentir et qui s'était astreinte à une obéissance de la plus rigoureuse minutie, n'a pu avoir de secret. Et elle nous livre ce qu'elle a appris, avec un infini respect et un sens parfait de l'âme enfantine à ses différents âges. On distingue ainsi facilement, et, quoique après coup, on saisit en quelque sorte sur le vif le rôle, en cette sainteté d'enfant, de la pensée de Jésus, de la dévotion au baptême, à la Sainte Vierge (notamment dans la préparation à la Communion), du désir de la Communion, du culte liturgique (cf. le charmant commentaire du psaume *Judica me* en allant à vêpres avec le petit frère), de l'idée de sacrifice (cf. l'interrogatoire de première Communion, à 5 ans), de l'obéissance, supérieure aux sacrifices, de la prière au pluriel (le Rosaire), de la prière pour les pécheurs, comme aussi de la souffrance, qui ne saurait manquer de frapper rudement une âme prédestinée. La science et la sagesse des saints, la sûre intelligence des mystères, la piété spontanée et la crainte grave, la force d'âme et la rectitude impeccable en toutes circonstances de la démarche vers Dieu, que l'on constate de bien des manières à la faveur de quelques anecdotes (choisies sans la moindre arrière-pensée théologique), chez cette enfant, par ailleurs d'une intelligence moyenne (2), d'une faible santé et d'un tempérament diffi-

(1) *Anne de Guigné*, Éd. du Cerf, 80e mille.

(2) Cf. ses fautes d'orthographe, son incapacité à retenir la leçon de catéchisme sur l'Église, la façon dont elle parle, comme d'une très grosse affaire, d'un devoir d'une page, à un âge où Mozart avait déjà écrit plusieurs symphonies.

cile, sont comme une vérification expérimentale de l'habitation active du Saint-Esprit en l'âme justifiée et du mode à la fois net, fort et délicatement nuancé, de sa lumineuse emprise.

Ce ne peut être sans raison que la Providence divine, plus particulièrement en notre siècle épris de solutions rapides et de pédagogie, amène une fois de plus ses élus à contempler de telles merveilles de grâce en de petits enfants. Ce serait, semble-t-il, nous faire spontanément ses auxiliaires que de propager intelligemment ce petit livre parmi grands et petits lecteurs et jusque dans « le monde laïque », où il peut aller poser de salutaires problèmes.

Et puis, voulez-vous ? prions la petite Anne pour que les choses n'en restent pas là. Car il faudrait bien qu'à la faveur d'une nouvelle édition réduite et tout à fait pas cher, toute facilité lui soit donnée d'aller répandre, à pleines mains cette fois, ses bienfaits dans tous nos pauvres catéchismes (1).

fr. Bertrand Mouthiez, O. P.

Scoutisme et vie chrétienne

Aux éducateurs

Le Livre des cinq, par Mme Martinet, G. Daumas, M. de Lansaye, J. de Noirmont, M. Rigaux. — Spes, 17, rue Soufflot, Paris-V[e] (10 fr.).

Que de choses à retenir dans ces lettres qu'on suppose échangées entre une Maman, un oncle (à défaut du Papa), un Chef, un aumônier et un scout ! Le scoutisme nous apparaît ici — corps et âme — tout à la fois dans sa complexité et dans son unité d'inspiration. Retenons notamment comment cette méthode d'éducation assure aux garçons une formation totale.

(1) Au moment de mettre sous presse, j'apprends avec bonheur que mon vœu est exaucé. Les Éditions du Cerf mettent en vente une jolie brochure abondamment illustrée, qui résume admirablement la grande édition.

Non pas, certes, que le scoutisme suffise à tout et supplante toute autre discipline ! Formation totale, cela veut dire, d'abord, qu'il prend l'enfant tout entier et tel qu'il est, satisfaisant ses aspirations au fur et à mesure qu'elles se révèlent. Lisez ces lettres d'un jeune scout à sa mère, à son oncle, à son chef de patrouille, et vous comprendrez quelles transformations peut causer dans une âme de jeune l'action de l'idéal scout, comment un adolescent peut en venir à s'intéresser à l'œuvre de sa propre éducation.

Formation totale aussi de la part des éducateurs. Sous ce rapport, le scoutisme se présente comme un lien précieux entre parents et éducateurs scouts ou religieux. Pas de barrières, pas de travail en sens divers ou contradictoires, pas d'efforts isolés. Pratiquement, cette unité ne s'obtient pas sans tâtonnements. Le point de vue d'une maman est-il toujours celui d'un aumônier ou d'un Chef de troupe ? Comment la première ne s'autoriserait-elle pas d'une expérience que les seconds sont supposés ne pas connaître ? Bref, il arrive que le scoutisme — à travers les enfants — communique aux Parents son esprit et ses méthodes et fasse l'éducation des éducateurs. *Le livre des cinq*, œuvre de collaboration, est une illustration vivante et vécue de la fécondité de ces échanges.

Formation totale, le scoutisme l'est enfin parce qu'il tend à orienter toute la vie dans son sens véritable : vers le devoir d'état, le service de Dieu et du prochain. Choisie par la Promesse, cette orientation est jalousement observée dans l'atmosphère et le milieu scouts ; d'abord inconsciemment tenue, elle devient ensuite voulue et aimée ; elle marquera ainsi toute une vie, et le garçon y sera fidèle « s'il plaît à Dieu, toujours ».

Documentation technique

Dr Picquenard : *Manuel pratique et élémentaire de la forêt française* (10 fr.), *Le Scoutisme au bord de la mer* (4 fr.), *Trucs et procédés pour faire des collections de plantes et d'insectes* (4 fr.); Seygie, *Leçons d'Astronomie* (3 fr.). — Spes, 17, rue Soufflot, Paris-V^{e}.

Nous n'avons pas à disserter ici du rôle de la technique scoute dans l'éducation humaine et spirituelle des adoles-

cents. Il n'échappe à personne, croyons-nous, qu'en apprenant aux jeunes à observer, à admirer la création, on contribue puissamment à meubler leur imagination et leur esprit de splendeur, à élever leur âme vers le Créateur, à fournir ainsi un point de départ solide vers une vie spirituelle plus riche.

Vie religieuse

Saint Georges, Patron international des Scouts, par MAX DE FRAIPONT. — 14, rue d'Or, Bruxelles.

L'intention de l'auteur est de développer parmi les scouts le culte de leur Patron et de leur en montrer la grandeur et l'ancienneté. Il rend service, en même temps, à l'hagiographie chrétienne qui s'enrichit ainsi d'une étude sérieuse, synthèse suffisamment complète et avertie des travaux antérieurs. Nous regrettons cependant des expressions emphatiques à l'excès accompagnant les noms de Baden-Powell, du Maréchal Lyautey, du Cardinal Mercier, ainsi que l'expression « serment scout » (p. 26) et « corps d'armée » (p. 117), gauches et inexactes.

A côté de cette vie de saint, nous sommes heureux de signaler un petit livre destiné à diffuser parmi les scouts la connaissance de la Sainte Écriture : *Pour faciliter l'étude de la Bible*, par l'abbé MICHALLAT (Spes ; 8 fr.). Court, substantiel et clair, il rendra de précieux services aux scouts en mettant à l'honneur et en facilitant la préparation des épreuves scoutes d'historien biblique et d'évangéliste.

Les bonnes lectures du scout

Sous le titre « Le feu de camp », une collection nouvelle vient de paraître chez De Gigord. Elle offre aux scouts des lectures saines, attrayantes, et qui traduisent pour la plupart en style romancé et imaginatif l'idéal éclaireur ou louveteau. La présentation en est fort agréable : images nombreuses, texte net et vivant. On en saisit tout l'intérêt. Ont paru : *Le Roi de Torla*, *Les trois pierres de Vérez*, *Le foulard de satin*, par JACQUES MICHEL; et *Le mystérieux Vagabond*, par l'auteur si estimée de nombreux ouvrages de pédagogie scoute : VERA BARCLAY.

Scoutisme féminin

Le Livre de la forêt bleue, par Marie Diémer. — Paris, Spes, 10 fr.

La Cheftaine de Jeannettes, par A.-M. Wenger-Charpentier. — Paris, Spes, 4 fr.

Dans la Forêt bleue il y a les Jeannettes, comme dans la Jungle il y a les Louveteaux : les premiers comme les seconds ont maintenant leur livre, un beau livre plein d'histoires où les animaux parlent, les uns un langage édifiant et raisonnable, les autres un langage perfide et rusé qui les conduit à leur perte. Aucune autre parenté que celle-ci entre les Livres de la Jungle et le Livre de la forêt bleue. Celui-ci est un livre authentiquement français : clair, poétique, distingué. Chaque article de la Loi des Jeannettes est illustré par une histoire qui le rend familier et accessible : une histoire une et vivante dont Jeannette est l'héroïne ainsi que sa Cheftaine qui s'appelle « Joyeuse » ; une histoire chrétienne qui conduit aux pieds de l'Enfant-Jésus, leur modèle, les petites filles tout occupées à leur cueillette de fleurs : « la fleur bleue, la fleur de la joie qu'on attend ; la fleur blanche, la fleur de la joie qu'on possède; la fleur d'or, la fleur de la joie que l'on donne ».

Encore qu'il n'y ait aucun risque de s'égarer dans pareille forêt, il importe d'en saisir la signification pédagogique et d'orienter ce jeu captivant vers des fins éducatives. D'où l'évidente utilité de la petite brochure *La Cheftaine de Jeannettes*, qui nous fait entrer dans les arcanes de la forêt bleue. Pourquoi la forêt bleue ? que fait-on dans la forêt bleue ? où aboutit la forêt bleue ? telles sont les questions qui sont ici envisagées et résolues, à la lumière de la psychologie enfantine et de l'expérience. Petit livre à lire soigneusement si l'on veut comprendre le prix de cette formation, ce qu'est une Jeannette, et ce qui la différencie de sa grande sœur la Guide de France (p. 49 et suiv.).

Hyac. Maréchal, O. P.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXVII

OCTOBRE 1933-DÉCEMBRE 1933

Les Principes et la pratique

R.-J. Congar. — Sur les anges gardiens 18
A. Gardeil. — Le don de conseil 238
R. Garrigou-Lagrange. — Le sacerdoce du Christ. 5
— Jésus, prêtre et victime sur la Croix. 113
— L'intimité du Christ. 225
E. Flicoteaux. — Physionomie de l'Avent. 249
F.-D. Joret. — Au seuil de la vie éternelle 127
M. Zundel. — L'esprit des vœux 29

Les Maîtres et les Modèles

J. Ancelet-Hustache. — L'abbé Pierre-Auguste Rougier . . 256
P. Bazan. — Le P. Damien chez les lépreux 55
— Le P. Damien apôtre des lépreux 278
St. Fumet. — Un précurseur de saint Vincent de Paul : Martin de Porrès 36
D. Gorce. — L'intimité de Newman avec les Pères. 144

Textes anciens

S. Albert le Grand. — Homélie mariale 169, 290
S. Bernard. — La médiation de Marie 64

Les Idées et les Œuvres

P. Boisselot. — L'aumônier jociste 213
P. Catrice. — La vie missionnaire 207
M. Fargues. — A l'U.T.O. 316
H. de Gibon. — Sacerdoce et vie commune 299
F.-D. Joret. — Léon XIII et le Rosaire 70
Ét. Lajeunie. — Les directives spirituelles de l'Église . 198, 311
E. Moureau. — La participation des fidèles aux actes du culte. 177

Pour la lecture spirituelle

Hyac. Dondaine. — Écrits spirituels 217
M. Fargues. — Pour les enfants et ceux qui s'occupent d'eux. 90
H. M. — Notes bibliographiques 222
H. Maréchal. — Scoutisme et vie chrétienne 330
M. Morin. — Le drame de la maladie 85
B. Mouthiez. — Pour la formation chrétienne des enfants. . 324

Bibliographie

M.-M. d'Armagnac. — La princesse sans fard 111
M.-M. d'Aubigny. — Formation chrétienne de mes tout-petits. 92
R. P. Baetman. — J'aime le Christ 223
Fl. Barclay. — Histoire des Saints à la chandelle 107
V. Barclay. — Les trois pierres de Vérez 332
— Le roi de Torla. 332
— Le foulard de satin 332
— Le mystérieux vagabond 332
Mlle Baud. — Le premier missel 103
Chne Baudiment. — Mon histoire sainte en couleurs. . . . 95
— Veux-tu être prêtre? 105
Abbé Belleney. — Apparitions de Lourdes racontées aux enfants. 106
M. Béraud. — La Passion de Jésus en nous 217
G. Bernoville. — Le Rosaire. 103
M. Catesson. — Chemin de la Croix. 223
M. Catherine de J.-C. — Leçons de morale professionnelle . 224
Eug. Charles. — L'Évangile de maman 100
A.-Jos. Chauvin. — L'union à l'autel suivie de la Communion spirituelle 224
R. de la Chevasnerie. — Monette petite fille 110
— Monette en pension 111
M. Comolet-Sue. — Le chemin de la Croix du petit enfant . 104
Mme Compaing de la Tour Girard. — Histoire sainte de mes Tout-Petits. . . . 95
Mgr Convert. — Ma retraite avec le Curé d'Ars. 221
J. Dannemarie. — La Visitation 102
Cl. Darenne. — Marie, Mère de la divine grâce 223
Mgr J. Dargaud. — Au Cœur de Jésus agonisant, notre cœur compatissant 221
P. Delvoie. — Vie d'Anne de Guigné 108
M. Diemer. — Le livre de la forêt bleue 333
M. Duroy. — Ailes de croisé 109
L. Emmelia. — L'enfant et la messe. 104
— Enfant de Dieu, Soldat de Jésus-Christ . . . 105
M. Fargues. — L'éveil du sentiment religieux 324
— Jésus et petit Pierre. 326
— La petite Anne de Guigné 108, 328
M. Flad. — Initiation liturgique 94
M. de Fraipont. — Saint Georges, Patron international des Scouts 332
Myriam de G. — Guglielmina. 108
Card. Gasparri. — Catéchisme catholique. 92
Abbé Gellé. — Veni Sancte Spiritus. 93
Chne de Geuser. — Pour bien dire le Rosaire 223
Chne de Geuser et abbé Gilloz. — Élévations sur l'Eucharistie. 224
A. Goldie. — Vive le Pape! 104
— Histoire de Lourdes racontée aux enfants. . . 106
Mgr Gonon. — Le banquet sacré 224
J.-B. Gosselin. — Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année, d'après les méditations du Vénérable Louis du Pont et la Prière liturgique . . 220

M. Guénolé. — Meurdjana, la petite Arabe 108
Henry. — Les deux grandes dates de l'histoire 223
R. P. Hoornaert. — Le chemin de la Croix 223
Yv. d'Isné. — Lucile Deleau 94
R. P. Janvier. — La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la morale chrétienne 217
J. Leclercq. — Le dépouillement. 217
E. Maire. — Guy de Fontgalland. 108
— Vie d'Anne de Guigné 108
Marteau de Langle de Carry. — L'Évangile dans la vie des petits enfants 97
R. P. Martin. — Le Cantique du saint Amour chanté par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 219
R. P. Martindale. — Les paroles créatrices du Christ. . . . 223
Mme Martinet, G. Daumas, M. de Lausaye, J. de Noirmont, M. Rigaux. — Le livre des cinq 330
Abbé Méra. — L'âme élevée à Dieu. 222
N — Le régime spirituel de la vie religieuse 224
N. — Comment Fou-ki-ki et Bamboula sont devenus chrétiens. 110
N. — Un parfait croisé : Guy de Fontgalland 109
N. — L'extraordinaire voyage de Poum 109
N. — Petit Guy 109
N. — L'ascension d'une âme : Yvonne 94
N. — Quarante jours préparatoires à la première communion. 104
R. Nézière. — Alphabet des Saints 107
A. de Parvillez. — La joie chrétienne 220
F. Pastorelli. — Servitude et grandeur de la maladie . . . 85
Dr Picquenard. — Manuel pratique et élémentaire de la forêt française 331
— Le scoutisme au bord de la mer 331
— Trucs et procédés pour faire des collections de plantes et d'insectes. 331
Plusieurs. — Almanach du Croisé 104
— Colette en Palestine 100
V. Poucel. — Vie de Jésus pour l'enfant 98
A. de Queinnec. — Vie d'Anne de Guigné 108
Abbé Quinet. — Pour mes tout-petits 91
M. de Rebsomen. — Notre-Dame de Lourdes et les enfants . 106
El. von Schmidt-Pauli. — Jésus et moi pendant la Sainte Messe 104
Seygie. — Leçons d'astronomie 331
M. Stricke. — L'Évangile en images 101
P. Sunn. — En contact avec Dieu. 222
Abbé Teste. — Le chemin de la Croix du malade. 223
P. Théolier. — Votre Mère 107
P. Thône. — Sauveurs avec le Christ 222
Mgr T. Toth. — Le Christ et les problèmes de notre temps . 218
Jac. Vincent. — Maman du ciel 110
A.-M. Wenger-Charpentier. — La cheftaine de Jeannettes . 333
B. Wœhrmüller. — Le commandement royal 219
R. Zeller. — Pentecôte. 103